VV-FENEC

MAGAZINE

GUERILLA POUBELLE

YOUNG HARTS - GLIDE ON THE BLACK CLOUD
7 WEEKS - MARS RED SKY - NEW NOISE

0220

EDITO

Attention parti pris, âmes macronistes s'abstenir. «Si ça te dit de prendre l'édito pour faire un truc genre rock against the machine (vu que les Guerilla Poubelle sont sur les rails) c'est open bar.» Voilà le mail que je recevais il y a quelques jours du boss des fenecs. Tu commences par faire des piges, puis on t'embauche, puis on te rajoute des nouvelles tâches et tu te retrouves à passer une soirée à écrire ces lignes. En retard bien sûr, procrastination un jour, procrastination toujours ! Tout ça pour un salaire de misère, grâce au Code du Travail défoncé ces dernières années au bulldozer. Voilà où on en est en 2020. On est là, comme disent certain.es. On est làààà, c'est justement la chanson que j'ai le plus entendue entre le mag précédent et celui-ci. Oui, j'ai passé plus de temps à arpenter les pavés qu'à écouter des disques. Je ne le conseille pas, c'est pas forcément bon pour la santé, surtout quand on y rajoute la télé. Car il ne t'aura sûrement pas échappé qu'en 2020, des cheminots ont annulé des trains, des médecins et infirmières ont jeté leurs blouses blanches, des agents RATP ont jeté les clés des bus et métros, des profs ont jeté des manuels scolaires (périmés et inutilisables du fait de moult réformes), des avocats ont jeté leurs robes noires, des éboueurs ont laissé nos ordures sur les trottoirs, des lycéens ont jeté leurs E3C etc. etc. Mais des policiers n'ont pas jeté leurs armes (à part sur des manifestants), le Gouvernement n'a pas jeté son projet de réforme des retraites et des députés, dépourvus d'humanité et de prise réelle avec la quotidienneté, s'apprêtent à jeter aux oubliettes la solidarité, l'héritage d'Ambroise Croizat et de la Résistance. Tout va bien, on ne change rien. Circulez y a rien à voir. «Essayez la dictature et vous verrez» ! Ah bah quand c'est open bar, moi j'y vais jusqu'à plus soif !

C'est dans ce contexte particulier, qu'on a choisi de mettre le groupe de punk rock Guerilla Poubelle en couverture. Parce qu'il n'en avait jamais eu les honneurs alors qu'en dix-sept ans il a sorti cinq albums, joué à peu près partout en France et qu'on aime (il y en a beaucoup) ou qu'on n'aime pas (il y en a pas mal aussi), c'est un groupe qui occupe une place de choix dans la scène musicale rock française. De par son investissement, de par ses engagements (vous lirez l'interview pour en savoir plus), de par ses choix (des disques et des concerts à des prix abordables), de par ses refus (d'en faire un job, d'être à la SACEM)... et de par sa musique aussi, bien sûr. Un groupe qui allie donc des paroles et des actes (coucou RATM !) et vient de sortir un nouveau disque pas du tout ennuyant malgré son titre. Un groupe clivant, peut-être mais comme ils le chantent dans «Le casse du siècle», «il n'y a pas de juste milieu, du mépris de classe au bris de glace». Va falloir choisir ton camp, camarade, comme le préfet Didier Lallement.

Sinon dans ce mag tu retrouveras aussi nos MAOTFA 2019 (pour Music And Other Trucs Fenec Awards), des interviews de groupes plus coutumiers de ces pages comme les cousins du Sud Ouest de Mars Red Sky et 7 Weeks, les plus ou moins jeunes bougnats indie punk de Young Harts, ainsi que le tout nouveau projet alsacien electro dark indus de Glide On The Black Cloud. Sans oublier de très nombreuses chroniques et un petit coup de projecteur sur Olivier Drago, rédac chef du magazine New Noise. Comme tu vois, on est là.

■ Guillaume Circus

SOMMAIRE

06 MAOTFA

10 GUERILLA POUBELLE

20 DEWOLFF

22 LINDERMANN

26 APOCALYPTICA

27 OISEAUX-TEMPÊTE

28 LOFOFORA

30 GOD DAMN

33 LONE SURVIVORS

34 GLIDE ON THE BLACK CLOUD

40 T3MPSION

44 NO-MAN

46 OVERGRASS

48 YOUNG HARTS

52 RAISED FIST

53 BLACK RAIN

64 MARS RED SKY

68 BLVL

70 DEMAGO

77 7 WEEKS

82 IL Y A 10 ANS

84 DANS L'OMBRE

Ont participé à la rédaction de ce numéro : Oli, Ted, Éric, Gui de Champi, Julien, Mic, Guillaume Circus
Maquette couverture et mag : Oli
Toutes photos (sauf précisions) : DR
Photo couverture : Romain Etienne

LES INFOS QU'IL NE FALLAIT PAS RATER EN DECEMBRE

Nine Inch Nails projette de bosser sur un nouvel album en 2020 et devrait tourner sur la fin du second semestre. Trent Reznor espère par ailleurs pouvoir enregistrer le nouvel album avec plusieurs guests...

Apathia Records (Pryapisme, Zapruder, Dirty Shirt) tire sa révérence le jour de son 10e anniversaire. Jehan et Jeremy ont laissé un message d'adieu sur la page Facebook du label. On leur souhaite une bonne continuation et leur dit un grand merci pour toutes leurs belles découvertes musicales.

Le clip de **Nirvana** «Smells like teen spirit» a passé le milliard de vues sur le tube.

John Frusciante est de retour chez les **Red Hot Chili Peppers**. Le groupe s'est séparé de Josh Klinghoffer.

My Own Private Alaska va fêter les 10 ans d'Amen cette année avec une tournée anniversaire et une réédition digitale de l'album.

LES INFOS QU'IL NE FALLAIT PAS RATER EN JANVIER

Il y a **22 ans** naissait le **W-Fenec**.

Lamb Of God annonce la sortie d'un nouvel album pour cette année. Il s'agira du premier sous l'ère post-départ de Chris Adler de son poste de batteur, remplacé par The Art Cruz (Prong notamment).

Le **Download Festival** anglais a complété son affiche de plus de 40 artistes parmi lesquels Alter Bridge, Funeral For A Friend, Mastodon, Sepultura, Northlane, Lacuna Coil, ou encore Will Haven. Tous les noms à la suite.

Faith No More a révélé n'avoir aucun plan d'enregistrement de nouvelle musique dans l'immédiat...

Pearl Jam sortira un nouvel album le 27 mars, Gigaton.

QUI A DIT...

« La vache, c'est «Apostrophes» tes questions ! »

A. 7 Weeks

B. Glide on the Black Cloud

C. New Noise

D. Guerilla Poubelle

« Juste le fait de faire de la musique, est politique »

A. Guerilla Poubelle

B. 7 Weeks

C. Lofofora

D. Glide on the Black Cloud

« Le mystère dans l'art en général est ce que je préfère. »

A. Glide on the Black Cloud

B. Mars Red Sky

C. Lofofora

D. Guerilla Poubelle

« Je me sens un poil déconnecté de cette «onlinisation» de la musique »

A. Mars Red Sky

B. Young Harts

C. Lofofora

D. Guerilla Poubelle

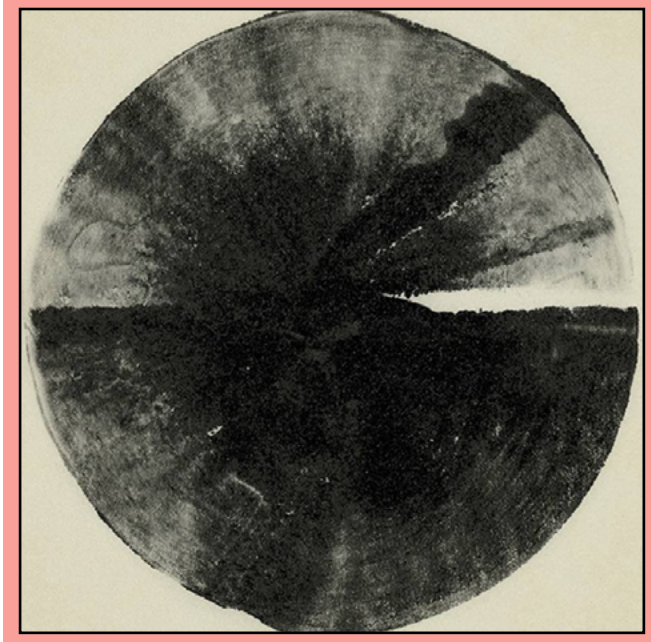
«On galérait tellement à trouver un nom qu'on a fini par faire des listes de mots et voter chacun pour un mot»

A. Young Harts

B. Glide on the Black Cloud

C. Mars Red Sky

D. Guerilla Poubelle



MAOTFA 2019

Music And Other Trucs Fenec Awards

notre sélection décalée (même dans le temps)

TOP ALBUMS

Cult of Luna - A dawn to fear
Oh Sees - Face stabber
PUP - Morbid stuff
Tool - Fear inoculum
Ventura - Ad matres

TOP FRANCE

Bison Bisou - Pain & pleasure
Foggy Bottom - Une histoire à l'envers
Klone - Le grand voyage
Pamplemousse - High strung
The Psychotic Monks - Private meaning first

TOP DECOUVERTES

Flèche - Do not return fire
The Hydden - Vagabond songs
LANE - A shiny day
Show Me Your Universe - Origins
Young Harts - Truth fades

TOP VIEUX POTS, VIEILLES RECETTES

Bad Religion - Age of unreason
Baroness - Gold & grey
The Darkness - Easter is cancelled
Dirty Shirt - Letchology
KoRn - The nothing
Mars Red Sky - The task eternal
Michael Monroe - One man gang
Nostromo - Narrenschiff
Rammstein - Rammstein
The Wildhearts - Renaissance Men

MAOTFA du meilleur **film** :
Parasite

MAOTFA du meilleur **film** avec un sujet **musical** :
Yesterday

MAOTFA de la meilleure **série** :
Platane

MAOTFA de la **série** qui sait choisir sa B.O.:
Peaky Blinders (Royal Blood, PJ Harvey, Nick Cave...)

MAOTFA du **clip** qu'il faut avoir vu :
«Deutschland» de Rammstein

MAOTFA du **clip** qu'il ne faut pas avoir vu :
«Die to live» de Volbeat

MAOTFA du **clip** du groupe qui a un peu trop regardé Avengers en boucle :
«Gloryhammer» de Gloryhammer

MAOTFA du meilleur **DVD** :
Ultra Vomit - L'Olymputaindepia

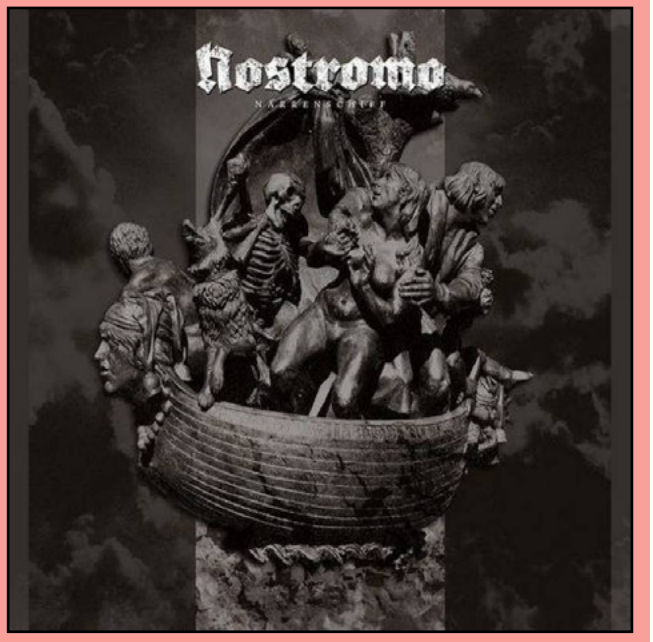
MAOTFA de l'**artwork classe** :
Construire ou détruire d'Aleska

MAOTFA de l'**artwork pas tip top** malgré la bonne idée :
Renaissance men de The Wildhearts

MAOTFA de l'**album qui est bien** alors que le groupe nous avait quand même sacrément habitué à de la bouse :
We are not your kind de Slipknot

MAOTFA de la **reformation** qui ne va pas s'opposer au système financier :
RATM

MAOTFA du groupe qu'on ne reverra pas de si tôt en **studio** :
Tool qui enregistre des albums selon la suite de Fibonacci, le prochain est prévu en 2040



MAOTFA du groupe qui a senti que **Lens** ferait une bonne saison :
Erlen Meyer avec Sang et or

MAOTFA du groupe pas super **optimiste** :
Vesperine et son Espérer sombrer

MAOTFA de l'album qui peut servir de **boussole** :
Est/Ouest de Miegeville

MAOTFA de l'album qui va s'attirer des ennuis à réveiller les **esprits** d'une tribu fantôme :
Hypno5e et son A distant (dark) source

MAOTFA du groupe qui a fait options **latin** et **cinéma** :
Sick Sad World pour Imago clipeata

MAOTFA du groupe qu'on sait désormais écrire sans **faute** :
Shaârghot

MAOTFA du **mash-up** le plus improbable et assumé :
Miley Cirus reprenant «Head like a hole» de Nine Inch Nails dans l'épisode 3 de la Saison 5 de Black mirror.

MAOTFA du groupe qu'on **attend** en 2021 :
Gojira !

MAOTFA du groupe qui n'a pas peur de porter un nom de **dictateur** :
Bokassa

MAOTFA du groupe qui n'a sorti qu'un **split 45 tours** en 2019 mais qui est toujours dans nos coeurs :
Not Scientists

MAOTFA du groupe qui existe depuis **vingt piges** et dont on avait malheureusement jamais entendu parler :
Foggy Bottom

MAOTFA du plus beau **melting pot(es)** :
LANE (2 Daria et 2 Thugs)

MAOTFA du groupe qui a fait le job pour son **concert annuel** :
Dead Pop Club

MAOTFA du groupe qui ne sait pas trop s'il **aime** ça :
Bison Bisou pour Pain & pleasure

MAOTFA du meilleur **mercato** :
W-Fenec avec Guillaume Circus

MAOTFA du groupe qui propose un excellent disque mais uniquement en **digital** :
Dive Dive

MAOTFA de la meilleure **cover** :
Sharp Shock et sa «Silly girl» des Descendents

MAOTFA qu'on peut filer à un gars sans qu'il fasse un **discours** alors on en profite :
Joaquin Phoenix

MAOTFA du nom qui a failli être un putain de mauvais **présage** :
Requiem d'AqME

MAOTFA de la news qui ne laisse pas **apathique** :
la fin d'Apathia Records

MAOTFA de la **légende vivante** qui ne l'est plus :
Dick Rivers

MAOTFA d'honneur et posthume au **président** le plus rock n roll :
Jacques Chirac

MAOTFA du **meilleur album** de l'année mais on ne l'a pas écouté :
Âme fifties de Souchon

MAOTFA du **soigne-toi bien !** à un fenec qu'on n'oublie pas :
Rémiii

Merci à toi de nous lire et de partager nos écrits.

■ team W-Fenec

GUERILLA POUBELLE

LE TRIO PARISIEN VIENT TOUT JUSTE DE CÉLÉBRER LA SORTIE DE SON CINQUIÈME ALBUM, L'ENNUI, DANS UNE MAROQUINERIE BOUILLONNANTE ET SURVOLTÉE, QUI AFFICHAIT COMPLET DEUX SOIRS DE SUITE. DIGNE HÉRITIER TOUT AUTANT QUE PARRAIN D'UNE SCÈNE PUNK ROCK DONT L'OBJECTIF EST DE FAIRE DU BRUIT, FAIRE AVANCER DES CHOSES, BIEN PLUS QUE FAIRE CARRIÈRE, LEUR LONGÉVITÉ EST DÉJÀ EN SOI UNE RÉUSSITE. ENTRETIEN AUTOUR DE CE QUI L'ANIME, LE RÉVOLTE, L'ENNUIE AVEC TILL, GUITARISTE / CHANTEUR ET MEMBRE HISTORIQUE DU GROUPE.

Guerilla Poubelle en quelques chiffres c'est 17 ans d'existence, 10 musiciens différents, plus de 1000 concerts partout dans le monde, 5 albums... il était plus que temps que le W-Fenec vous mette à l'honneur ! Attention quand même, pour espérer revenir, faut pas trop dire du mal du métal. Ça va aller ?
(rires) Non ça va, on joue au Hellfest cette année, on ne peut pas dire de mal du métal contractuellement.

En 2007, tu écrivais et chantais «punk rock is not a job» (titre d'ouverture de l'album Punk = existentialisme). C'est toujours d'actualité ? Vous cassez encore le marché ? Pourquoi cette volonté ?
Ouais, on a encore comme tout le monde des jobs dans notre vie civile pour manger, payer

nos loyers, acheter des trucs, comme tout le monde quoi. On est libre de faire ce qu'on veut, quand on veut et de la façon qui nous semble juste. Je n'arrive pas à comprendre pourquoi ce n'est pas aux rares groupes «professionnels» à qui on ne pose pas ces questions. Pourquoi avoir quitté vos jobs ? Pourquoi les places de concerts sont-elles si chères ? Pourquoi participer au racket de la Sacem ? Payez-vous vos charges sociales ? Vos impôts ? Quelles concessions avez-vous dû faire pour réussir à survivre de votre activité artistique ? Êtes-vous vraiment de gauche ? J'ai parfois l'impression qu'on se pose les questions dans le mauvais sens.

Le line-up a pas mal évolué au fil des années mais semble s'être stabilisé. C'est d'ailleurs pour la première fois le même sur deux albums successifs. Tu penses avoir trouvé un bon équilibre ?

L'avenir nous le dira mais oui, ce line-up est stable depuis 2014, on a fait environ 600 concerts avec Paul et Antho. L'équilibre est cool je pense. Je crois que j'ai réussi à trouver les deux autres seuls idiots en France capables de s'investir autant dans le punk rock que moi. Et même pire, ils ont encore plus de projets à coté de Guerilla Poubelle que moi !

Le précédent s'appelait La nausée, celui-ci s'intitule L'ennui... on n'est pas trop sur du kikoolol. Et les deux ont été conçus sous le règne de Macron. Coïncidence ?

Ouais, on trouvait ça cool de garder ce format de titre d'album, comme une sorte de séquelle. On verra si on garde ça sur le prochain pour faire une trilogie. La nausée a été écrit pile au moment de l'élection de Macron oui, dans ce climat de basculement ultra-libéral décomplexé et de son ascension fulgurante au pouvoir, conjuguée à une extrême droite toujours

aussi installée. On va forcement pas être sur des thèmes abordés trop trop rigolos en effet.

Si on se penche sur les thèmes abordés : lutte de classes, écologie, masculinité, migration climatique... j'ai même l'impression que l'album aurait pu s'appeler La nausée 2, non ? Ou alors «On en a gros», pour citer Kaamelott ?
Oui effectivement, comme je te disais juste avant, on peut le prendre comme la suite, mais je t'avoue qu'on s'est pas vraiment posé la question dans ces termes évidement. Comme pour La nausée, on avait le titre de l'album avant que je finalise les paroles. Ça arrive aussi à un moment de ma vie où j'ai un peu réglé mes problèmes perso, ce processus où après avoir pris soin de soi on peut commencer à se pencher sur un point de vue plus large. Les problèmes ou thématiques que j'évoque sont les mêmes au final, mais vus d'un prisme plus collectif.

Dans le livret, les paroles sont accompagnées d'une sorte d'explication de texte en anglais, avec une référence, littéraire principalement, pour chacune des chansons. C'est ainsi que tu procèdes pour l'écriture, en t'inspirant de tes lectures («Histoire de ta bêtise» de François Bégaudeau, «Traité d'économie hérétique» de Thomas Porcher...) ?
Oui, je pense que ça a participé aussi à cet aspect plus «politique» de mon écriture sur ces deux albums. Après un passage à vide je rebouquine plus que ces dernières années, ça inspire forcément. D'autant plus que je ne lis pas beaucoup de romans, mais plutôt des essais, des trucs de sociologie, de politique, etc. ça apporte forcément plus de matière à une orientation du discours plus social, politisé.

Il fallait oser associer Booba et Balkany et tu l'as fait. Comment diantre t'es venue cette idée saugrenue ?
Les deux bougres on fait l'actualité au moment où je commençais à noter des idées de texte. D'autant plus que j'ai grandi et habite aujourd'hui aussi dans le 92, fief attitré de cette paire de crapules. Je trouvais que c'était deux personnes assez emblématiques d'une partie de ce qui ne tourne pas rond dans cette

époque. Au-delà de ça, il y a une matière narrative forte chez ces personnages, un parfum de gangster, de mafia, un truc sulfureux.

Pourquoi L'ennui en 2020, alors que ça fait déjà des années que tu vends des bonnets du même slogan et à l'inverse, quelles sont les choses plutôt positives qui font que tu arrives à te lever le matin ?
C'est un gimmick qu'on utilise depuis des années en effet, j'avais un graffiti «Ennui» sur mon ampli pendant des années, puis on a fait des patchs, badges, etc. associés à ça. Ça parle aux gens. Je saurais pas trop quoi te répondre. Je me lève parce que j'ai des trucs à faire, que je dois bosser, m'occuper du groupe, du label, je fais plein de trucs plutôt épanouissants dans la vie, maintenant que le cafard et la dépression ne m'assomment plus comme ça a pu être le cas à une époque.

A défaut des textes, à part dans «La chute», la pochette est, elle, en parfaite adéquation avec le titre de l'album, sobre et efficace. Qui a eu l'idée ? C'est la même personne qui avait fait celle d'Amor fati n'est-ce pas ?
Oui c'est notre amie Edith Boucher qui a dessiné la pochette, elle fait aussi les affiches de This Is My Fest depuis quelques années, des designs de tee-shirts et d'affiches pour le groupe aussi. C'est elle qui avait fait celle d'Amor fati effectivement. C'est moi qui lui ai donné le sujet et la direction générale du truc, elle a tapé exactement dans ce que j'avais en tête.

Ce disque a été enregistré au Québec, une province que vous connaissez bien, qui vous réussit et vous aime bien également. Tu peux m'en dire plus ?
Slam Disques, notre label à Montréal, se démène à fond pour nous au Québec, du coup effectivement on y va au moins une fois par an et ça fonctionne bien là-bas. Pour l'enregistrement c'était surtout qu'on voulait faire ça avec Frank, rencontré il y a des années quand il tournait avec Vulgaires Machins. On avait enregistré avec lui un titre pour une compile (la

reprise de la Mano Negra pour la compile Zoo en 2018) et on avait bien kiffé, même si c'était dans une urgence extrême, entre un concert à 4 heures de Montréal et un avion pour rentrer à Paris ! Quelques mois après, pour notre 1000ème concert il était à Paris et s'est proposé de l'enregistrer et de le mixer, gratos, pour le plaisir. Le résultat est mortel et du coup, quand on a commencé à réfléchir sur le nouvel album on a pensé à lui direct. C'était top de bosser avec lui et on est ravi du résultat !

Vous avez parcouru la France en long, en large et en travers, l'Europe, le Japon, le Canada, les USA, le Brésil... y a des endroits, des concerts plus fous que d'autres ? Dans quel pays encore non visité aimeriez-vous aller jouer ?
On est chaud pour jouer partout ! Je t'avoue qu'on répond plutôt aux sollicitations et qu'on va pas forcement trop chercher de plans mais on devrait ! Je pense qu'on est plutôt attiré par des trucs qui sortent un peu des sentiers battus, on parle d'aller jouer au Maghreb par exemple, c'est assez excitant !

GxP est un groupe éminemment politique, c'est indissociable du punk rock pour toi ? A ce propos, vous participez souvent à des actions ou concerts de soutien : cheminots grévistes, lieux alternatifs, coordination anti-répression, réfugiés... C'est important à vos yeux ? Vous abordez ces dates différemment ?
Oui, pour moi le punk mais même juste le fait de faire de la musique, est politique. Les choix qu'on fait en termes de «gestion du business» sont politiques, l'autogestion, le fait de garder ça comme un «loisir» etc. Même si au final c'est un peu hypocrite et qu'on est plus souvent en train de jouer de la guitare ou de conduire un camion que sur le terrain ou dans des AG, on agit modestement à notre échelle, en participant à des concerts de soutien, en reversant des bénéfices du merch à des asso militantes, en invitant des activistes à intervenir sur nos concerts etc. Je crois qu'on aborde ces concerts de soutien de la même façon, oui.

Même si, quand c'est des réussites, c'est plus galvanisant que des concerts «ordinaires» en effet. Ces concerts de soutien ne sont pas forcement gérés par des orga professionnelles, on est peut-être plus indulgent avec eux quand c'est un peu à l'arrache, que la sono ne marche pas, qu'il n'y a rien à bouffer...

La dernière fois que je vous ai vus, c'est à dire la semaine dernière à la Maroquinerie, tu t'excusais presque qu'il n'y ait dans les groupes de la soirée que des mecs, trentenaires, blancs... C'est un constat qui t'ennuie ?
La scène punk rock reste encore majoritairement dominée par les mecs-blancs-cis-hétéros, ça reste un état des lieux que je n'arrive pas à éviter du regard. Et même si dans notre entourage on n'est pas dans une posture méga viriliste et macho, ça me met tout de même personnellement mal à l'aise d'avoir l'impression d'appartenir à ce petit club sélect, et je ne suis pas le ou la seule, d'où ce besoin d'en parler, d'attirer l'attention là-dessus dans les festivals où on joue et où il n'y a que des hommes sur scène tout le week-end. Ça commence à changer un peu, de plus en plus de mecs et de filles ont conscience que ce n'est pas normal et font des efforts pour que ça change, en programmant avec plus de diversité, en organisant des ateliers non mixtes pour les filles qui ont envie de se lancer dans la musique, d'en parler entre elles, de briser les tabous à propos de tout ça. Je suis assez optimiste sur le fait que ça va s'équilibrer à terme. Regarde en Angleterre, la scène DIY est beaucoup plus diverse qu'il y a une dizaine d'années, les filles, les trans, les personnes racisées commencent à s'y sentir à leur place, c'est génial. C'est d'un monde comme ça qu'on veut ! Mais ça prend du temps et d'ici là, il faut continuer d'en parler.

Peu de temps après, y a un groupe de filles qui est monté sur scène pendant la chanson «Être une femme». Qu'as-tu ressenti à ce moment-là ?
Oui à la Maroquinerie, une personne est montée sur scène pendant le passage calme de

«Être une femme» et a appelé «toutes les filles trans, queer, racisée, cis, etc..» à monter sur scène, ça a bien pris. J'ai trouvé ça super, perso je me suis planqué sur le coté pour leur laisser l'espace. Je ne me sens évidement pas légitime à faire ce type d'appel moi-même mais je trouve ça mortel, en particulier sur ce type de chanson, que les filles se (ré)approprient l'espace, que ça soit devant ou sur la scène.

Ça fait... hum, longtemps que je vous suis et j'ai vu évoluer les speechs entre les morceaux. Ces dernières années il est beaucoup question de consentement, déjà avant #metoo, de mal-être et dépression, de la question du genre, qui vont plus loin que les clichés et classiques refrains anticapitalistes. C'est quelque chose qui te tient à cœur, de créer, conserver une sorte de safe space lors des concerts ?
Évidement. Ça me semble important que tout le monde se sente bienvenu à nos concerts, et dans la scène en général. Quand j'étais gamin et que je commençais à aller dans des concerts DIY je n'ai pas toujours été accueilli avec bienveillance. J'avais 14 ans, les cheveux longs, une dégaine de fan de Nirvana, j'étais tout fragile. ça ne collait pas avec l'atmosphère squat, bière, drogue et punk à chien dominante dans certains lieux à l'époque. J'ai détesté ce sectarisme. Les paroles des groupes que j'allais voir étaient pleines de solidarité et de valeurs sociales, quelque chose ne collait pas.

Les deux principales critiques qui peuvent revenir quand on parle de GxP portent sur le chant, qui peut en rebuter certain.es et sur cette image de groupe pour ados rebelles. Bon, ok, tout le monde n'a pas forcément toujours dépassé le deuxième album. Ce sont des choses que tu peux comprendre, qui t'atteignent ?
Ouais, moi aussi j'ai des clichés infondés sur des groupes que je n'ai pas écoutés depuis 15 ans, c'est pas grave.

Tu parlais tout à l'heure de label et DIY (fais le toi même pour les incultes ou non initiés) et tu gères donc également Guerilla Asso. 180 références au compteur ! Au stand de merch(andising) les gens repartent plus souvent avec des tee-shirts mais aussi pas mal de cds, vinyles... La crise du disque c'est pas pour tout le monde ?
Oui ça marche bien pour nous, mais encore une fois pour qu'il y ait une «crise du disque» il faut déjà considérer que c'est un marché, un business... On fonctionne un peu en dehors de ce cadre-là, comme beaucoup d'autres labels DIY en France et dans le monde. J'aide mes potes à sortir des disques, sans trop me soucier d'accumuler du profit, ni sans plus grande ambition que de partager des skeuds qui en valent la peine à mes yeux. On est sur des petits tirages, y a pas de gros risque, une communauté de passionné.e.s qui suit de près tout ce que je sors.

Si à l'étranger les albums de GxP sont distribués par des labels indés locaux comme Slam Disques au Canada, Red Scare aux USA et maintenant Gunner Records pour conquérir l'Allemagne, en France tu as fait le choix de l'autoproduction avec Guerilla Asso depuis Amor fati. Et je parle bien de choix car avant on pouvait trouver les disques en magasin et ils se vendaient bien, non ? Y a t-il un paradoxe avec le fait de vouloir porter un message au plus grand nombre, associé évidemment à une musique et rester dans une forme d'entre soi ?
En France, les album de Guerilla Poubelle sont distribués en magasin partout via PIAS, on est quand même encore sur une disponibilité large, et puis avec Spotify et compagnie c'est vraiment accessible à tous et à toutes. Mais c'est marrant et ça me fait plaisir que tu le vois comme ça car en général les gens ont plutôt tendance à nous reprocher de vendre notre cul ! Parce que les disques sont très dispo, parce qu'on accepte de jouer dans certains gros festivals, parce qu'on accepte les quelques plans media, magazines ou radio qu'on nous propose de temps en temps. En vérité, je ne tiens pas forcement à «porter un message au plus grand nombre», ni même à ce que le groupe soit plus populaire que ça, mais on s'est toujours dit que les groupes comme nous et en particulier ce qu'on a à raconter et notre façon de fonctionner n'étaient pas assez exposés, quand on a eu la chance de pouvoir aller dire ce qu'on dit devant des gens qui ne sont pas

familiers avec ce discours-là, on a foncé direct. D'entendre parler de consentement sur scène dans des gros festivals ça fait du bien à plein de gens, d'entendre des gugusses comme nous expliquer qu'on peut faire de la musique sans être professionnel, qu'on peut refuser le mode de fonctionnement de la SACEM dans des journaux comme Télérama par exemple, ça me semble pertinent. Même si ça ne va pas nous faire vendre plus de disques ou rallier de nouveaux fans, ça propose une alternative au discours dominant. On ne va pas trahir nos principes pour le faire mais il y a quand même plein d'occasions de ne pas fermer sa gueule et de ne pas rester sagement dans notre coin, à se féliciter entre nous de notre radicalité.

Avec l'asso, tu organises moins de concerts sur Paris qu'avant mais il y a désormais un rendez-vous annuel à la Pentecôte, le This Is My Fest. C'est ton festoche c'est ça, quel est le délire ?

Oui, c'est le petit festival qu'on organise avec plein de camarades. Y'a 25 groupes qui jouent sur trois jours, avec plein d'activités en parallèle, comme de la bouffe vegan, un market alternatif de labels, distro, fanzines, l'année dernière on faisait des tattoos aussi, il y a vide-dressing de T-shirts de groupe. Toutes les thunes récoltées sur ces activités annexes sont reversées chaque année à une asso ou un collectif militant, qu'on essaye d'impliquer sur place aussi, pour parler de leur activité, leurs problématiques.

Pour finir tu es plutôt «No Future» ou «Yes Future» ?

Je te répondrai avec une citation de Antonio Gramsci, dans ses cahiers écrits en prison : «Il faut allier le pessimisme de l'intelligence à l'optimisme de l'action». Tout est dit.

Merci à Till pour les réponses rapides, les soirées jeux et la place dans le camion quand j'ai envie de voir du (ou des) pays.

■ Guillaume Circus
Photos : Romain Etienne

GUERILLA POUBELLE

L'ennui
(Guerilla Asso)

J'ai galéré à rédiger cette chronique, sans trop savoir pourquoi car je divulgâche d'entrée de jeu, à l'instar des précédents, j'adore ce disque. Je faisais part de ces considérations et de ma perplexité à mon petit neveu, avec qui j'entamais ma cinquième partie des Aventuriers du rail (je ne peux rien lui refuser et je vous conseille ce jeu) et lui de me rétorquer : «bah c'est facile, t'as qu'à dire que c'est du punk rock et que c'est bien». C'est beau d'avoir neuf ans... Et c'est marrant, en traînant sur le site, j'ai vu que c'est déjà moi qui avais chroniqué Amor fati (sorti en 2013). J'en connais un qui avait du me refiler le sale boulot (coucou Gui de Champi). A peu de choses près, je pourrais reprendre les mêmes mots mais ce cinquième album de GxP et son titre antinomique mérite mieux que ça. Faut dire qu'il s'est passé pas mal de choses depuis Il faut repeindre le monde en vert en 2005 et qu'il est bon de le rappeler, tant certains semblent bloqués sur cette période, quand j'en discute parfois autour de moi. Pour celles et ceux du fond qui n'avaient pas fait l'effort de suivre, ça fait un peu plus de cinq ans maintenant que la formule est stable autour de Till (guitare / chant), Paul (batterie / choeurs) et Antho (basse / choeurs), la meilleure selon moi, en live comme sur disque. Fini les morceaux un peu hardcore, au chant aigu et criard et aux émois post adolescents qui me branchaient moins. Le ton se veut désormais plus grave, plus posé et mieux maîtrisé. Forcément, on n'a pas la même expérience et expertise, le même regard, ni la même voix à 20 ans qu'à 30 ou à l'aube de la quarantaine.

L'ennui donc, tout un programme. Est-ce un clin d'oeil au refrain du tube «Demain il pleut» et son fameux «Je m'emmerde...» ou alors au titre du précédent album, La Nausée ? Vous avez une esquisse de réponse dans l'interview consacrée au groupe dans les pages du Mag #41. Toujours est-il que si La Nausée et ses textes avaient été écrits en réaction à l'élection de Macron, avec des chansons comme «En marche» ou «Ceux qui ne sont rien», à la gloire des syndicats de cheminots, on ne peut pas dire que la situation sociale actuelle ait évoluée positivement. Il est l'or mon señor de rebrancher les amplis, remettre le couvert avec la même colère, indignation légitime et démarche sincère, tâchant de coller au plus près de leurs positions et engagements. Ça démarre tambour battant avec «Les frontières du présent» ou plus loin, «Qui perd perd», grâce à la frappe rapide et véloce de Paul mais c'est sur des morceaux tels «Apocalypse 6:12» (qui traite d'écologie), «L'aigle et la foudre» (sur l'ultra libéralisme) ou encore «Vampire» (questionnant la masculinité), que je trouve le groupe bien plus efficace et entraînant. Même si après une cinquantaine d'écoutes environ mais quelques unes auront suffi, ce sont «La bataille de Paris» (ma bande-son des manifs de décembre et janvier dont le refrain se chante le poing levé bien haut) et «Le casse du siècle», avec cette basse résonnante, qui sont mes préférées. C'est d'ailleurs un autre des points forts de l'album, ces nombreuses lignes de basses dynamiques, bien trouvées, ne se contentant pas de suivre les riffs sur chaque chanson et bien présentes dans le mix final. À ce propos, L'ennui a été enregistré à Montréal chez un de leurs potes et il ne s'est pas moqué d'eux en leur faisant un son assez fat.

Hum, il est temps de conclure je crois, si le mag veut sortir aujourd'hui. Tu peux normalement choper le disque pas cher en format physique et gratos sur bandcamp en digital, fais-toi plaisir, tu ne vas pas t'ennuyer, c'est du punk rock et c'est bien.

■ Guillaume Circus

CAPSULA

BESTIARIUM

(Vicious Circle)

C'est en 2012 que Capsula aurait pu inaugurer sa page chez W-Fenec avec Dreaming of the rise and fall of Ziggy Stardust and the spiders from Mars, un album hommage à David Bowie, artiste pour lequel le duo voue une certaine admiration (et ils sont loin d'être les seuls). Mais l'intérêt (je ne suis pas un méga fan des albums de reprises) ou le manque de temps (on n'en a jamais assez pour parler de tout ce qu'on reçoit) font que cette sortie n'a pas été couverte. Et puis en 2019, les deux Argentins vivant à Bilbao reviennent dans notre boîte aux lettres avec Bestiarium. Cette fois-ci, on ne loupe pas l'occasion de vous parler de ce disque inspiré par les bestiaires et les créatures antiques mais également par le court-métrage «Jean Cocteau s'adresse à l'an 2000» réalisé par le poète en 1962, et dans lequel il se pose la question de savoir si les humains sont déjà devenus des robots. Chaque chanson évoque une créature mi-humaine, mi-animale et fait honneur au folklore antique. Notons au passage la très jolie illustration apocalyptique de la pochette reflétant le côté sombre des morceaux composant ce Bestiarium alliant garage-punk, power-rock, psych-rock, indie-pop, et sûrement d'autres styles oubliés ci et là.

Peu importe les genres utilisés, c'est l'émotion et l'intention qui comptent. Et lorsque l'on parcourt Bestiarium, on se rend compte que Martin (guitare-chant) et Coni (basse-chant), accompagnés sur cette onzième sortie par Jorge à la batterie, donnent tout ce qu'ils ont en eux pour pondre des morceaux relativement courts et efficaces qui vont droit au but. On va être franc avec vous, les Argentins n'ont pas inventé le rock et leur musique n'a rien d'original, si bien que tout le long de l'œuvre, vous allez forcément sans doute déclencher votre pétulant «Tiens, on dirait X» ou «Mais c'est le plan de Y sur Z ?». Pour autant, les 12 compos (dont une est une reprise réussie de «Russian roulette» de The Lord of The New Church) de Bestiarium détiennent leur lots de riffs rock n' roll variés et punchy («Biform», «Sphinx», «Red moon falls»), de mélodies entêtantes (la slide de «Cry with you», «Magnets» ou le tube «Flaming waves»), et de soli toujours bien placés pour faire respirer les morceaux. C'est la raison pour laquelle ce disque doit être découvert, car ses titres sont tout simplement bons dans la majorité. Tu sais donc ce qu'il te reste à faire.

■ Ted

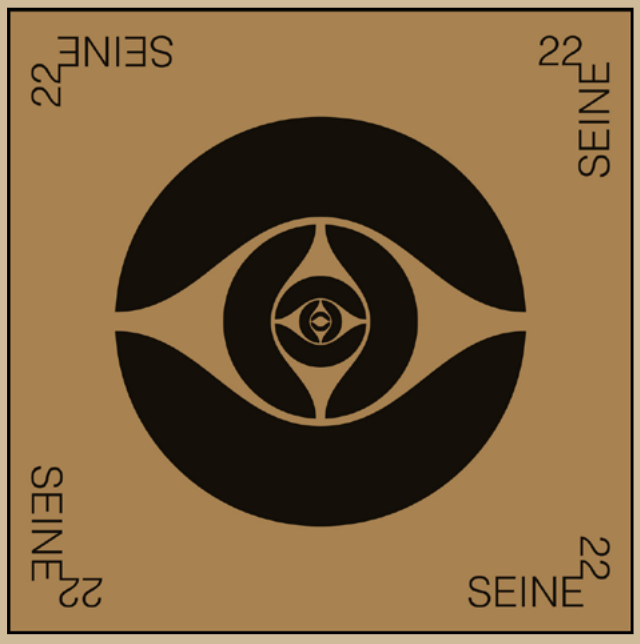
DEWOLFF

TASCAM TAPES

(Mascot Records)

Dewolff s'est fait plaisir avec ce nouvel album puisqu'il a été enregistré en mode «challenge» durant les 4 mois d'une tournée à travers l'Europe. Les gars ont déterré un enregistreur K7 Tascam avec micro, un vieux clavier et une boîte à rythme, ils ont branché une guitare sur le bordel et ont gravé leurs idées sur bandes, tout seuls comme des grands. Je peine à croire que l'ensemble n'ait couté que 50 dollars car la bestiole a dû être mixée et masterisée dans un vrai studio et pas uniquement à l'arrière d'un van, ou alors les gars sont vraiment des monstres de la production car le son est vraiment très propre. Pour autant, les Néerlandais ont clairement voulu mettre en avant leurs mélodies et leurs petits riffs sur cette dizaine de titres sans chichi, sans envolée psyché et sans renforts de grosses distorsions stoner. Pour un peu, on n'est pas loin d'un album unplugged où les racines blues et folk du combo tiennent la vedette... avec la boîte à rythme qui permet aux garçons d'expérimenter des sons étranges («Nothpole blues», «Awesomeness of love»). Amaigries, les compositions passent rarement les trois minutes et si certaines mériteront une reprise plus musclée histoire de voir si elles peuvent prendre de l'ampleur («Blood meridian», «Nothing's changing»), la plupart resteront des tests ou auraient pu rester des démos. Certes améliorées (on a des chœurs sur «It ain't easy» ou «Let it fly», signe qu'elles sont relativement abouties) mais des «démos» tout de même tant il y a parfois peu à se mettre sous la dent («Am I losing my mind»). Bref, Dewolff s'est fait un kiff, va pouvoir repartir en tournée et continuer de gagner sa vie avec des chansons sans avoir perdu trop de temps et d'argent à s'enfermer pour écrire et enregistrer.

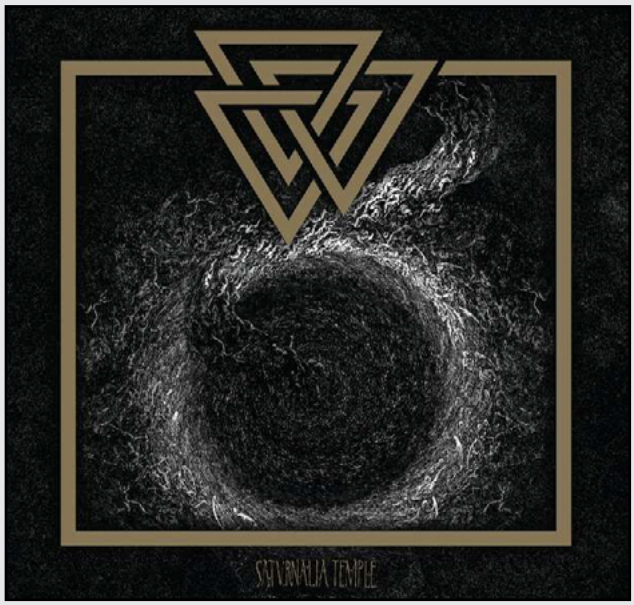
■ Oli



SEINE
22
(Moonlee records)

Pourquoi toujours zieuter outre-Atlantique ou outre-Manche pour croire qu'il n'y a que là-bas que l'on peut trouver de l'indie rock ? Et pourquoi l'anglais serait-il le seul idiome accepté ? Bon, c'est vrai que ça sonne pas mal ensemble mais bon, faut pas rester cantonné dans son pré carré. Déjà en France, il y a de quoi se gaver si tu cherches bien. Mais en Europe aussi, et pourquoi pas lorgner du côté de la Croatie en cette nouvelle année ? Seine nous avait déjà démontré ses capacités dans ce domaine au sein de feu Vlasta Popi (splitté en 2015) et en solo avec son premier EP Sno sna sorti en 2017. Il revient avec un nouvel LP de 7 titres, aux noms aussi énigmatiques que «Nov e», «Treba» ou «El zlo». Énigmatiques, car mes connaissances en croate étant aussi limitées que les capacités d'un poulpe en billard français, j'aurais bien du mal à expliquer les thèmes développés. Néanmoins, la voix plaintive et fragile de Seine, la guitare folk atypique, les petits arrangements personnels sont autant d'éléments constitutifs du style du Croate qui offre une musique originale et reconnaissable d'entre tous ; qui sait osciller entre post pop et post rock. Une certaine belle variation du rock, qui n'est définitivement pas un temple sacré, réservé aux anglo-saxons et autres clameurs de «Yeah ! Rock'n'roll baby !». Seine y a fait son entrée, et maintenant il s'y installe.

■ Eric



SATURNALIA TEMPLE
GRAVITY
(Listenable Records)

Au gré du vent, des comparses et des labels, Tommy Eriksson (Guitariste et chanteur, ex-Therion, ex-Nocturnal Rites) continue sa petite promenade de santé dans les ténèbres avec Saturnalia Temple qui sort en ce début mars son troisième LP. Entre doom (la pesanteur, le faux-rythme) et black (voix gutturale, ambiances lugubres), les Suédois hésitent toujours et gagneraient peut-être à rester silencieux car le chant n'est pas leur fort, les quelques textes déclamés de-ci de-là donnent un peu trop dans le grandiloquent et ridiculisent un peu l'ensemble (qui a peur de «Bitter taste» ?), et c'est bien dommage car quand ça joue instrumental, ça sludge bien gras et lourd comme il faut. Des côtés stoner («Saturnalia temple»), d'autres plus cinématographiques («Alpha drakonis» colle pour n'importe quel film d'horreur), beaucoup de basse (même trop sur «Elyzian fields») et donc ce chant chelou plus ou moins à propos (ça passe encore parce qu'il est clair sur «Between the worlds», quasi prog') sont les ingrédients de Gravity à réserver aux amateurs qui voudraient mixer Cathedral, Deadsmoke et Electric Wizard.

■ Oli

LINDERMANN

F & M
(Vertigo)

Le retour aux affaires de Rammstein n'a pas condamné le projet parallèle de son chanteur Till puisque Lindemann sort également un album en 2019 et on ne peut pas dire que ce F & M soit les restes de l'album Rammstein puisque la grande majorité des titres sont écrits par son binôme Peter (Hypocrisy, Pain, Bloodbath...). Avec la voix, son ton et ses habitudes mélodiques reconnaissables, on a parfois l'impression d'avoir un peu de rab de Rammstein («Steh auf», «Allesfresser», «Frau und mann», «Gummi») mais c'est certainement pour mieux nous faire apprécier les titres issus de la bande originale de la pièce de théâtre «Hansel et Gretel» composée par les loustics en 2018 («Blut» marqué par la rythmique, «Knebel» emmené par une guitare acoustique, «Schlaf ein» et son piano larmoyant, le très orchestré «Wer weiss das schon»...). Le bon équilibre entre titres de facture assez classique et d'autres plus aventureux («Ach so gern» est carrément un tango !) donne son identité à Lindemann qui peut donc donner libre cours à ses envies en sortant du cadre Rammstein. Pour autant, les thèmes abordés ne sont pas très différents, F & M pour «Frau und mann» traite des rapports homme/femme (pas la peine de faire allemand LV2 pour la traduction) avec l'éternelle domination masculine en fil directeur (dans le livret comme dans les clips, seules les filles sont à poil) et un goût prononcé pour le gore (du sang dans les clips, du malaise dans les textes), la violence (physique et morale) et le sexe (à travers le romantisme ou le fétichisme pour changer) et la capacité à mêler les trois pour exciter le chaland (ou certains médias) comme avec le clip de «Knebel» qui mérite bien sa censure et assure le buzz. Alors certes, le duo soigne l'esthétique avec de jolies photos en noir et blanc et des vidéos aux images toujours léchées (oui, comme la demoiselle dans «Knebel») mais il gagnerait à approfondir d'autres idées, celle des masques et de l'identité par exemple, sinon, on risque de devoir se contenter de dire que Lindemann ne fait que des dérapages très contrôlés en restant dans les clous de l'autre groupe de Till.

■ Oli

PAUL DI'ANNO

HELL OVER WALTROP

(Metalville)

Alors, là, gros dossier. Dans tous les sens du terme. L'affreux Paul Di'Anno, LE premier chanteur d'Iron Maiden (et vocaliste de deux premiers «classic album») qui a construit sa carrière solo (depuis quarante ans) sur le spectre de son ancien groupe (typo sur les albums, nom de son backing band) est de retour dans les bacs. Et Paul Di'Anno, le plus redneck des Anglais (sa biographie sordide parue chez Camion Blanc est un mélange de drogues, bagarres et sexe sale), n'est pas vraiment inspiré.

Hell over Waltrop - Live in Germany est donc un disque enregistré en public au festival Waltrop, qui semble ressembler plus à une fête à la saucisse qu'au W.O.A Festival si tu vois ce que je veux dire. Et même si le type chante faux un coup sur deux (ou plutôt deux coups sur trois, je le trouve vocalement en meilleur forme que ce que laissent à penser les dernières reviews de concerts que j'ai pu lire (et oui, je m'intéresse à tout). Rien d'étonnant en fait, car le live date de 2006 ! Bien joué man !!! Comme tu as voulu nous la faire à l'envers mon Paulo, je ne vais pas te rater. La tracklist est un «subtil» mélange de titres de la Vierge de Fer (qu'il aime tant critiquer) et de sa sombre carrière solo, sans compter la métallique version de «Blitzkrieg bop» des Ramones (ce n'est pas la pire que j'ai pu entendre, mais elle ne figure pas dans le top 666 des meilleures versions). Le backing band envoie vite et fort (trop vite parfois, l'enregistrement live n'ayant pas corrigé les quelques imperfections de la prestation, ce qui est à mettre à l'avantage de l'artiste) dans un style bien entendu très proche d'Iron Maiden mais revisité avec une touche de modernité, et c'est toujours sympa de réentendre les premiers classiques avec le vocaliste d'origine.

Mais franchement, c'est quand même laborieux (voire pathétique de voir ce pauvre type s'accrocher à une période révolue) et à part pour les nostalgiques et les ultra fans de la période «Iron MaiDi'Anno», ce disque n'a que très peu d'intérêt. Bon, si vous me cherchez, je suis parti me réécouter Killers. Bisou.

■ Gui de Champi

SURGICAL STRIKE

PART OF A SICK WORLD

(Metalville)

Hey, y'a des amateurs de thrash qui tache en mode teuton ici ? Car j'ai quelque chose qui pourrait vous faire plaisir. Ça s'appelle Surgical Strike, et ça défouraille !

À l'instar de ses aînés (Kreator et Testament en tête), Surgical Strike n'est pas du genre à blagoter quand il s'agit d'aligner les riffs à mille à l'heure. Et pour un premier album, le quintet ne fait pas les choses à moitié, avec 11 titres et presque 45 minutes au compteur. 45 minutes intenses, incisives et sans concession. Aucun temps mort, Surgical Strike enchaîne sans faillir les brûlots en mode TNT, avec une succession de riffs aussi efficaces les uns que les autres, de solis rapides et percutants, quelques soupçons de death mélo, le tout servi par une rythmique en béton armé à laquelle se greffe un chant burné mais pas agressif. C'est technique sans être indigeste, c'est pachydermique sans être étouffant, et c'est aussi efficace que divertissant (encore faut-il considérer le thrash comme un divertissement, j'en conviens). L'album s'écoute d'une traite sans que la pression ne retombe, et c'est bien d'une vision globale, sans mettre en avant un titre en particulier, que je peux t'assurer que si tu es amateur d'émotions fortes, tu risques d'être servi, et bien servi même ! Et même si le thrash (surtout allemand) peut être considéré comme un style poussiéreux et désuet et que Surgical Strike ne révolutionne pas le style outre mesure, nul doute que le quintet allemand risque de te surprendre tant par la qualité des compositions que par la précision de leur exécution. Assurément, Part of a sick world est le genre de disque que je peux écouter après une journée laborieuse ou compliquée. Car ça a clairement le mérite de remettre les idées en place. Possessed by thrash motherfucker !

■ Gui de Champi

OÜI FM
BetiZ Fest
LACUNA COIL
BUZZCOCKS
LES SHERIFF
TERROR
LOFOFORA
BLACK BOMB A
MOSCOW DEATH BRIGADE
BERNARD MINET METAL BAND
DAGOBA
INSANITY ALERT
JODIE FASTER
DUST BOLT
AUTOTHUNE
Make BetiZ Fest not war
Bises aux filles
CAMBRAI
17 & 18 avril 2020
1 J. 25 € • 2 J. 40 €
PHOTO-GRAPHISME • KALIMBA • YANNICK PRANGÈRE
ville de Cambrai
Région Hauts-de-France
Nord
sacem
le garage
le labo
MATCH
Stars Music.fr
Info Concert
METALORGIE.COM
METAL OBS'
HERETIK
RADIO METAL
TOUS LES FESTIVALS

APOCALYPTICA

CELL-0

(Silver Lining Music)

Les cinq années qui nous séparent du dernier opus studio d'Apocalyptica n'ont pas été de tout repos pour les Finlandais qui après la tournée Shadowmaker ont enchaîné avec une autre pour célébrer les 20 ans de la sortie du cultissime Plays Metallica by four cellos. Ils ont du aussi faire face au nouveau départ de Antero Manninen, un des membres d'origine qui écrit son histoire avec le groupe en pointillés. Ils ont pris le temps en 2019 de composer un album qui sort au tout début de l'année 2020 et qui porte le nom judicieux de Cell-0. C'est un zéro qui signifie le retour aux origines (ou presque) mais on peut également le lire comme un «o» pour faire «cello» (violoncelle en anglais pour ceux qui ne le sauraient pas). C'est donc presque un retour aux fondamentaux car l'album est totalement instrumental, exit les prestigieux guests, exit aussi Franky Perez (chanteur attitré sur l'album précédent aussi guitariste chez Scars on Broadway), on revient à la base : les violoncelles. Presque car les Scandinaves n'ont pas pu se défaire de la batterie (et de quelques samples), instrument que l'on ne trouvait pas il y a 20 ans (elle apparaît sur leur quatrième LP Reflections), mais coupons court à un éventuel suspens, Cell-0 est l'album qui se rapproche le plus de Cult !

Apocalyptica a retrouvé toute sa verve, toute son énergie et n'a plus besoin de laisser de la place pour le chant, travaillant sans cesse ses cordes pour faire vivre ses compositions, ultra dynamiques, très chargées en émotions et qui touchent régulièrement au sublime. Comment ne pas succomber à la beauté cinématographique de «Rise» ? Comment ne pas se faire bouger par la vitesse de «En route to mayhem» ? Comment ne pas se faire chahuter par «Fire & ice» (qui pourrait être repris à la guitare par MetallicA) ? Comment ne pas être ému par « Catharsis» ? La bande de Perttu Kivilaakso et Eicca Toppinen (qui signent quasi tous les titres, ne laissant que «Scream for the silent» à leur clavier/batteur Mikko Sirén) est clairement au sommet de son art. Le titre «Cell-0» est un des morceaux qu'il faut avoir écouté en ce début de décennie, alors si tu ne le connais pas encore, prends 10 minutes et pose-toi pour profiter de ce «Cell-0» magistral : à son introduction «classique», le combo ajoute rapidement de la nervosité et lance plusieurs pistes qui se croisent et se recroisent pour aboutir au thème principal qui est une cascade de «riffs» clairement jouissifs (tu te souviens du kiff «Hail of the mountain king» en live, et bien, on est sur ce niveau-là d'excitation...), accalmies et nouvelles accélérations se succèdent avec une variété de tons et de sons qui font de ce morceau la pièce maîtresse d'un album qu'on peut qualifier de chef d'œuvre.

En plus, les clips sont aussi exceptionnels, le packaging ressemble à un petit livre (avec une brochure) avec de très belles photos. Non vraiment, le groupe prévoit de tourner au moins deux ans (et de passer par chez nous) et oui, l'année 2020 commence très bien.

■ Oli

OISEAUX-TEMPÊTE

FROM SOMEWHERE INVISIBLE

(Sub Rosa)

Créé en 2012 par les multi-instrumentistes Frédéric D. Oberland & Stéphane Pigneul, Oiseaux-Tempête est un collectif à géométrie variable qui notes après notes s'attache à tisser un univers unique et sans frontière. Inspirée par de nombreux voyages sur le pourtour méditerranéen, la formation mélange les cultures pour les canaliser en un point, en une création. Laissant toujours une belle part à l'improvisation, les musiciens aboutissent un album studio tous les deux ans et pour ne rien changer aux bonnes habitudes, ont mis dans les bacs un quatrième effort studio l'année dernière : From somewhere invisible. Sorti sur le label belge d'avant-garde Sub Rosa, ce nouveau son voit la participation de G.W.Sok, Mondkopf, Jessica Moss, Radwan Ghazi Moumneh et Jean-Michel Pirès.

La performance commence avec «He is afraid and so am I». L'univers est bien sombre. Pour tout dire, l'ensemble instrumental pourrait être le fond musical d'une marche de l'armée du Mordor dans le Seigneur des Anneaux. Les paroles sont empruntées au poète Mahmoud Darwich connu au delà de ses écrits pour son engagement politique. Difficile de trouver meilleure personnage que G.W.Sok pour révéler tous les reliefs et toute la vie de ce texte. Après un morceau aussi fort, Oiseaux-Tempête fait une transition en douceur sans perdre une once d'intensité. Les guitares se répondent dans des mélodies planantes et habitées. «We, Who are strewn about in fragments» est un texte de Ghayath Almadhoun, un autre poète palestinien. L'ancien chanteur de The Ex revient bien sûr au micro pour scander plus que chanter le poème. Partout ailleurs c'est un chaos organisé et équilibré. «Weird dancing in all night I & II» sont deux morceaux qui se suivent comme un seul. Le groupe sait entretenir une forme de tension. Les cuivres, les guitares et les percussions vont crescendo vers ce qui ressemble en tout point à une danse tribale. «The naming of the crow» fait exploser les compteurs du temps avec ses 13»16'. C'est dans ce morceau que vient se glisser la poésie du chinois Yu Jian commençant par ces quelques mots «From somewhere invisible» qui donnent titre à l'album. Répétitif et calme, «Out of sight» transcende tout. Après trois textes immenses enrobés dans une musique aussi belle qu'atypique, Oiseaux-Tempête nous amène en douceur à voir plus loin. Comme pour indiquer les chemins qui s'aventurent au delà de l'oeuvre. Mais From somewhere invisible est un vortex duquel on se souhaite de ne pas trouver la sortie.

■ Julien

LOFOFORA

VANITÉS

(At(h)ome)

Soyons clair dès le départ, cela fait bien longtemps que nous n'attendons plus rien d'original en terme de créativité de la part des Lofo, comme ils pouvaient le démontrer dans les années 90. Les admirateurs du parcours du groupe, dont je fais partie, souhaitent simplement de nouveaux morceaux efficaces et pêchus pour se faire à l'idée qu'il est toujours bien vivant et ultra motivé à prendre la route. Car un concert de Lofofora est une expérience immanquable à chaque fois, une véritable messe punk pleine d'amour et d'énergie avec un peu de rage et de coups de gueule sincères à la clé. C'est aussi et surtout pour ça qu'on les aime... depuis 30 ans ! Mais ne soyons pas aussi catégoriques, car les Parisiens ont su surprendre leurs fans il y a deux ans avec un très bon album acoustique, Simple appareil, qui a pu montrer à cette occasion un tout autre visage. Une petite tournée plus tard, et le groupe était déjà en train de rebrancher ses instruments pour composer et enregistrer à une vitesse assez folle onze morceaux flambant neufs. On n'a presque pas eu le temps de digérer cette plaisante «digression» artistique, que Lofofora présentait Vanités en novembre 2019.

Ce nouvel album est à l'image de ses prédécesseurs, il use d'une imparable recette rock puisant autant dans le punk, le métal ou le hardcore, avec une redoutable envie de faire des morceaux captivants, majoritairement rentre-dedans, faciles à imprégner dans les ciboulots, et dont les structures sont relativement conventionnelles pour ne pas trop dérouter son auditoire. Vanités a en effet la particularité de ne pratiquement jamais faire de place à de morceaux relâchant la tension («Désastre» et «La surface» doivent être les seules exceptions). Reuno prouve encore une fois qu'il maîtrise de mieux en mieux son organe et envoie avec classe ses strophes assassines et ses quatre vérités à un monde qui ne fait rien pour retarder sa perte. À ce titre, la très belle pochette est de circonstance et nous ramène dans le passé par le biais d'éléments graphiques datant de Dur comme fer (le «L» typographié de l'époque et le fond tribal). Une manière un peu détournée de répondre aux acerbes critiques du style «Lofo, c'était mieux avant !» ? Vanités a, en tout cas, les armes pour faire changer d'avis les plus septiques.

■ Ted

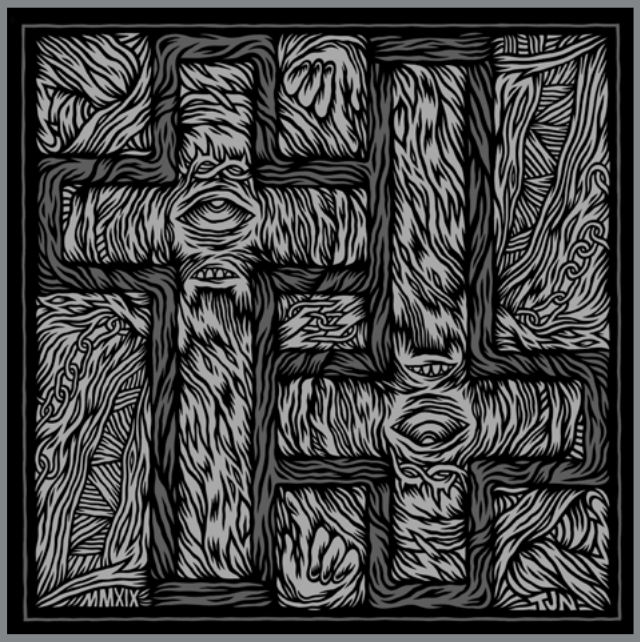
RAGARAJA

EGOSPHERE

(Ellie Promotion)

Entre chant en français option HardCore enragé (à peu près le niveau d'engagement de L'Esprit Du Clan pour te donner une idée) et numétal (école Smash Hit Combo) et des instrus très portés sur le Djent (dans la veine de Meshuggah donc), Ragaraja délivre un premier opus qui enfonce le clou planté avec un EP sorti voilà déjà quelques années. Les Parisiens ont soigné les compositions avec pas mal de boulot de «post-production» ou en tout cas d'habillage avec des petits sons qui arrangent les titres et assurent un lien solide quand les guitares se taisent, se sont chargés eux-mêmes de la production (et le résultat leur donne raison), ont fignolé leurs textes, ont fait les bons choix pour l'artwork et peuvent donc être très fiers de cet Egosphere même si on les imagine plutôt critiquer ceux qui s'enferment dans leur bulle de satisfaction. Ce qui est bien avec ce style de métal, c'est que ça tabasse proprement, t'as pas une disto qui traîne et chaque frappe sur la batterie claque, ça tranche d'autant plus que des couches instrumentales plus douces se superposent (les machines mais parfois aussi une autre guitare). S'ils font très bien ce subtil mélange, ils en abusent un peu, tout comme du chant grave (alors que le clair passe très bien aussi), ce qui ne permet pas toujours de facilement identifier les différents titres, l'opus fait donc bloc et plus que des plages «classiques» (et terriblement efficaces), on retient davantage «Naufrage» ou «Singe suprême» qui apportent plus de mélodies et de temps calmes, appréciables au cœur d'une telle avalanche de blasts.

■ Oli



GOD DAMN

GOD DAMN

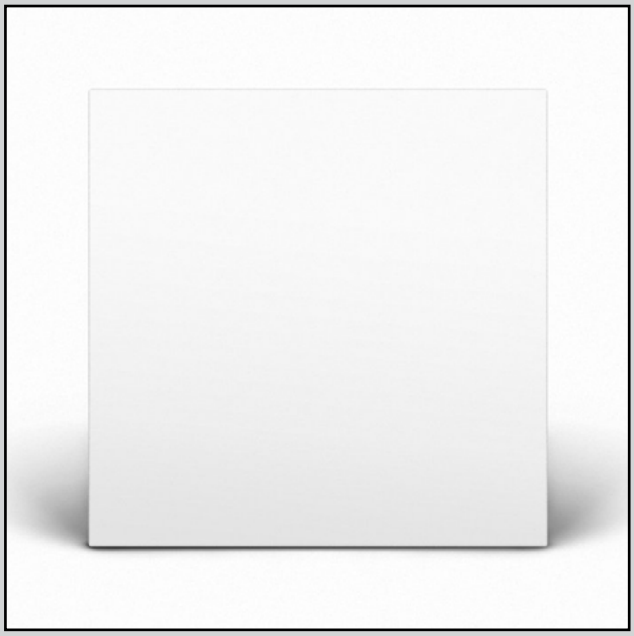
(One Little Indian Records)

Trio anglais se définissant comme groupe de black country (voilà qui est original), God Damn a choisi la date symbolique du 14 février pour dégouliner avec rage et noirceur onze titres composant God damn, son troisième album. Grand bien lui en fasse. Car God Damn, c'est bien plus efficace qu'un bouquet de roses et bien plus percutant que la divulgation sous forme de révélations de la vie sexuelle de Benjamin Griveaux.

Résolument noise, délicieusement pop et indéfiniment rock, God Damn pilonne sans retenue pendant près de quarante minutes l'auditeur qui a intérêt à avoir le cœur bien accroché. À la manière d'un Baby Chaos, d'un Smashing Pumpkins grungy ou d'un Jesus Lizard des grands jours, God Damn excelle dans la distorsion des sons sous fond de mélodies entraînantes («Hi ho zero», single parfait), d'éléments pop so british («High frequency words») ou d'envolées high energy («We are one»). Ça dégueule de fuzz (même sur la supposée ballade «Satellite prongs» qui se révélera être un sacré bordel sonore), ça transpire d'influences diverses et variées avec toujours en toile de fond de véritables mélodies attachantes, et jamais ça ne manque de bon goût. La production sert à la perfection l'univers torturé du trio en constante quête de (mal)saines expérimentations sonores (certaines prises de batterie ont été enregistrées dans une station de métro !) dans le but premier d'hurler au monde son mal être ou sa colère.. Les esprits sont torturés, et ça se ressent dans l'écriture de cet album presque parfait. Si bien que God Damn pourrait bien reprendre le flambeau d'un Frank Carter en panne d'inspiration noise tordue.

Onze titres, onze manières de dire merde au conformisme, et onze preuves que le rock dérangé et dérangeant a encore de belles nuits noires devant lui. I believe in God Damn !

■ Gui de Champi



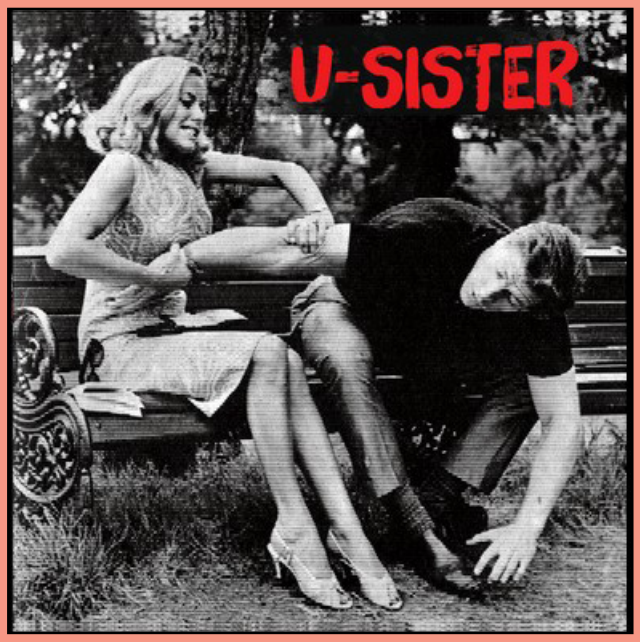
MSS FRNCE

IV

(Luik Records)

Miss Cambodge, Miss Moselle, Miss Troyes et Miss Vesoul se sont un jour retrouvées dans un local de répèt parisien pour donner vie à Mss Frnce mais ne vous fiez pas à la photo promo et leur look de cover band d'Oasis, le groupe n'est homologué et adoubé ni par Jn-Prre Fclt, ni par Gnvve de Fntny. Non, il faut dire que ces quatre gars bien proprets et plein d'avenir balancent plutôt un punk hardcore tranchant et rapide, à la menace mineure et Ian MacKaye. Quatre EPs en quatre ans, après le I en juillet 2016, le II en juillet 2017, le III en juillet 2018, voici donc sans grande surprise le IV en juillet... ah, non, octobre 2019. Ils ont pris le temps ! Sept titres enregistrés et mixés chez Pit Samprass (ex-Burning Heads et actuel Monde de Merde) pour y apporter un peu plus d'épaisseur mais dont les durées oscillent toujours entre 45 secondes et 1 minute 35. Ici, pas le temps de niaiser. Au niveau des textes, les morceaux s'adressent surtout à celles et ceux qui rêvent de Bahamas mais échouent au mieux à Palavas, rêvent de liberté, d'égalité et se prennent des LBD ou encore collectionnent les J'aime virtuels et sont choisi.e.s en dernier quand il faut constituer des équipes. Après une totale autoproduction, Mss Frnce a signé pour ce disque sur le label Belge Luik Records (It It Anita, Bison Bisou) mais n'a pas pour autant renié ses valeurs de DIY. Bien au contraire et si tu aimes le fais-le-toi-même, tu vas être ravi.e et servi.e avec la pochette du LP, toute blanche et sa planche de stickers noirs à l'intérieur, à coller comme bon te semble. Si musicalement il est assez difficile de s'extraire des codes du genre, le mieux pour découvrir le groupe est encore de venir les voir en live (ambi posi garantie) ou de traîner sur le net et regarder leurs nombreux clips, qui fourmillent de bonnes idées.

■ Guillaume Circus

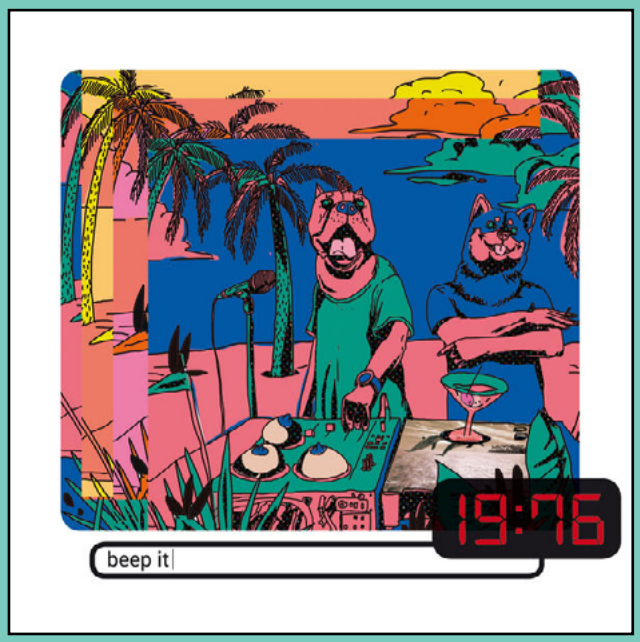


U-SISTER

U-SISTER
(Ronce Records)

Est-ce qu'une part de clafoutis a toujours le goût du clafoutis ? Bien sûr que oui ! Est ce qu'une part de Ludwig Von 88 a la même saveur que Ludwig Von 88 ? Avec des projets solo des anciens membres comme Sergent Garcia ou Junior Cony, on peut imaginer que chaque morceau de LV88 va amener une nouvelle saveur. Mais pour cette fois, avec le trio U-Sister, emmené par Charlu, un des bassistes des Ludwig, on reprend la même recette qui a mitonné si longtemps dans la marmite de la tribu des Hou la la ! Un punk rock basique et efficace, portant un chant polyphonique revendicatif plus dans le désir de révolution que de grosse déconne. Un peu moins de poilade débridée, encore que «Touche toi» en amène une bonne dose, et un peu plus de «hasta la victoria siempre». Il y a même une parenthèse plus personnelle avec le titre hommage «Adieu Suzy». Pour accompagner tout ça, une guitare qui décape, une basse qui pilonne et une batterie modèle électronique pour arriver à retrouver le son de la boîte à rythme. Dans un tempo soutenu mais pas frénétique, Charlu, Pierre et Tutu, nous resservent une bonne part de clafoutis, avec des vrais morceaux de Ludwig Von 88 dedans.

■ Eric



BEEP IT

19:76
(Toolong Records)

Allez, on change un peu d'horizon, de temps en temps ça fait du bien. On réchauffe les cœurs de rockers à l'âme trop sombre avec Beep It qui, par leurs rythmes et mélodies electro-disco vintage et synth-pop, vont te faire trémousser et dandiner à merveille. Beep It, c'est un duo formé par Gabriel et Nicolas, deux des membres de Twin Apple, un groupe toulonnais d'indie-pop chroniqué sur nos pages. Produit par le duo lui-même, son premier album intitulé 1976 (en rapport avec l'année de naissance de Gabriel, pour les curieux) est un bon moment de nostalgie disco-pop-funky 70's quasi instrumental (seul «At time» comprend du chant, sans compter quelques tentatives de vocoder) avec une petite touche de modernité dans la production qui fait du bien là où ça passe. Les 11 titres proposent une variété de sons et de styles, passant sans aucun complexe d'un titre à la Moroder à de l'afrobeat ou bien à une ballade électro mélancolique («Return»). Une vraie réussite pour une première qui nous laisse à penser que le duo risque de faire parler de lui quand sera abordé l'état de la scène électro française actuelle. Et ce n'est pas un hasard d'ailleurs si Beep It a déjà partagé les planches avec Agar Agar, L'Impératrice ou Martin Solveig.

■ Ted

LONE SURVIVORS

GROUND ZERO

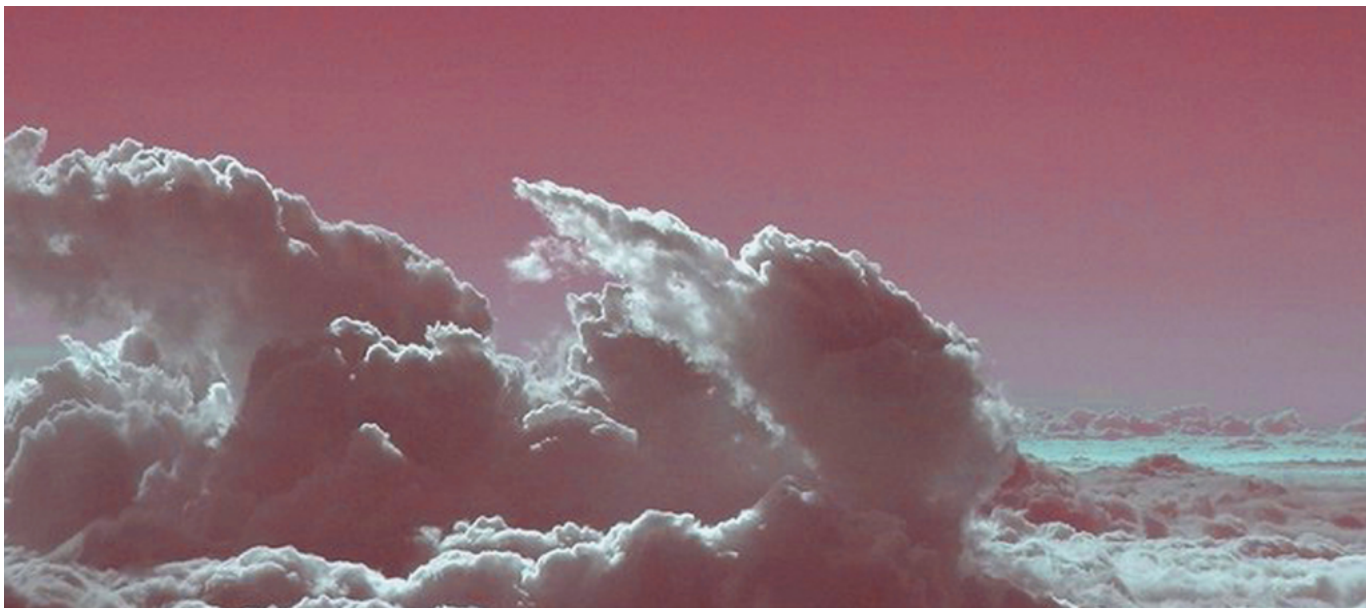
(Autoproduction)

Une première autoproduction d'un tel niveau (de l'artwork au son en passant par les compos bien sûr), ça cache quelque chose... Ca «cache» en effet une somme d'expériences individuelles assez importantes puisque les Lone Survivors sont François, Olivier (Dry Can, Clownage), Samuel, Jérémy et Matthieu (Uneven Structure) et que tous baignent dans la musique depuis leur enfance et essayent de vivre de leur passion. Ils savent donc ce qu'ils veulent et qu'il faut s'en donner les moyens : composer pendant 2 ans, attendre le bon chanteur (et donc convaincre Matthieu), laisser ses pistes à Fred Duquesne (Mass Hysteria, Bukowski, No One Is Innocent...) puis à Magnus Lindberg (Cult of Luna, Aqme, Refused, Russian Circles...), créer un univers graphique cohérent (Michal Klimczak est un spécialiste du genre)... autant de choix à faire et qu'on peut juger comme bons à l'écoute de Ground zero.

D'autant plus que musicalement, le groupe n'a pas choisi la facilité, optant pour un métal qui met en avant autant les mélodies que les parties prog' sans pour autant être assimilables à Porcupine Tree / Klone d'un côté (le lumineux) ou Meshuggah / Architects de l'autre (le côté obscur). Que construisent-ils donc après l'explosion sur ce terrain frais ? Un métal aussi technique qu'harmonieux, aussi agressif que délicat, aussi aventureux que carré, un métal hybride où un chant rock croise des parties bien plus abruptes et où il est difficile de se faire une impression en quelques secondes tant le combo explore différentes pistes tout au long de ce premier opus qui garde néanmoins une belle homogénéité. Et mises à part quelques exceptions comme le très explosif «Six feet under» ou l'interlude «New dimension», la plupart des morceaux mélangent tous les ingrédients de leur recette dont leur base qui mixe chant lourd et chant aérien, tous deux parfaitement tenus et idéalement placés pour que l'ensemble sonne presque naturel.

Apportant une expérience très immersive dans un univers qui leur est propre, les Lone Survivors frappent fort avec ce premier jet qui marque les esprits et offre quelques plages d'une qualité exceptionnelle.

■ Oli



GLIDE ON THE BLACK CLOUD

NOUVEAU PROJET COMBINANT DES MEMBRES DE DIFFÉRENTS GROUPES ALSACIENS, GLIDE ON THE BLACK CLOUD SORT UN PREMIER ALBUM D'UNE QUALITÉ RARE, C'EST DONC L'OCCASION DE DONNER LA PAROLE À DEUX DE SES GÉNITEURS NIC-U ET THOMAS.

Peux-tu nous parler de la genèse du groupe ?
nic-U : Au départ le projet était un simple split-cd avec Nic-U et Twelve Diversions, au fur et à mesure de la collaboration il est devenu évident qu'une nouvelle entité, fusion des deux autres était née... Glide On The Black Cloud.
Thomas : J'ai fait vraiment la connaissance de Nico il y'a plusieurs années lors d'une soirée entre amis, tout en sachant que c'était un bon musicien qui travaillait sur plusieurs projets... Un de ces projets, Nic-U, correspondait à mon univers un peu dark et electro. J'avais lancé l'idée d'un projet commun sans vraiment de réelles convictions et sans vraiment de réponse non plus. Ce n'est que quelques années après que Nico m'a contacté pour faire un projet commun avec Twelve Diversions le projet dont je fais partie avec Mika qui est derrière les machines de Glide On The Black Cloud. Une fois l'idée lancée, tout est allé très vite, on s'est rencontré en janvier 2019 dans un café à Colmar pour parler du projet et l'album sort en novembre 2019 soit 10 mois après...

Pourquoi avoir entretenu un peu de mystère lors des premiers teasings ?
Thomas : C'est un jeu, essayer de donner envie d'écouter et de s'intéresser à notre projet en montrant certaines choses mais pas tout et avec nos moyens, c'est quelque chose qui va sans doute rester. Même dans nos futurs clips et projets à suivre, il n'est pas forcément question de nous montrer tels que nous sommes ou tels que l'on voudrait être.

Le disque n'apporte aucune information sur les membres ou les compositeurs, c'est aussi un parti pris assez rare...
Thomas : C'est le même principe, c'est pour inciter celui qui écoute à intéresser au projet et à se demander qui a fait ça.
nic-U : le mystère dans l'art en général est ce que je préfère.

Faites-vous une hiérarchie entre vos différents projets ? Les plus anciens sont-ils en sommeil ou appartiennent-ils au passé ?
nic-U : Non pas spécialement de hiérarchie, l'idée est plutôt de se concentrer à fond... à chaque fois, c'est plus une question de moments... c'est en tout cas très enrichissant de participer à tous ces projets différents. En tant que batteur je viens de participer à l'enregistrement de l'album de Crown qui va sortir chez Pelagic records en avril et ça déchire carrément, je suis hyper fier de ça. On bosse sur les

nouveaux titres de Stellar Temple avec un nouveau chanteur et ça promet beaucoup, c'est vraiment la pierre angulaire où on se retrouve avec Marc de MeAstheDevil et David Husser... et donc MeAstheDevil sort de sa période de stand-by, un album est en préparation cette année, on va bosser dessus bientôt...

Nic-U va aussi bientôt fêter ses 20 ans, non ? Quelque chose de prévu ?
nic-U : Houla, cette question fout les ch'tons, je sais plus quand a commencé ce projet, tu dois être mieux informé que moi ! (rires). Il me semblait que c'était en 2002-2003...

Vous avez bossé avec David Husser plus parce qu'il est dans la région, parce que c'est un ami ou pour son histoire de musicien ?
Thomas : Pour ma part je ne connaissais David que par son travail sur d'autres projets que j'ai pu écouter. C'est une rencontre que j'ai faite récemment et que j'espère entretenir dans le temps car la qualité de son travail, son intérêt, son engagement sur tous ses projets est incomparable à ce que j'ai pu connaitre jusqu'à aujourd'hui. Je connais son parcours impressionnant et ne peux qu'en être admiratif. C'est quelqu'un de bien, un très bon musicien avec qui le travail est productif, agréable et très instructif. Nico travaille sur plusieurs projets avec lui et la rencontre s'est faite naturellement entre gens passionnés.
nic-U : C'est vrai que nous sommes amis et que je lui fais beaucoup confiance, on a bossé sur pas mal de projets ensemble ces derniers temps, c'est surtout un maître producteur. C'est vraiment quelqu'un de brillant et de particulièrement créatif, qui maîtrise tout le processus. Chaque jour en studio est très intense avec beaucoup d'expérimentations, il y a une part de d'alchimie là-dedans. Je pense d'ailleurs qu'il a certains pouvoirs magiques.

Dans le son comme dans les ambiances, je retrouve pas mal l'esprit des Young Gods ou de Trent Reznor, est-ce que ce sont des références évidentes, parce que j'en manque ?
Thomas : Ça me va, sacrées références ou comparaisons. C'est mon style...
nic-U : Tu sais l'album que j'ai le plus écouté cette année est le dernier de Bertrand Belin ... alors... je crois surtout que chaque artiste doit trouver sa propre voie et creuser son propre sillon.

Qu'est-ce qui conduit la création d'un morceau ? Les machines ? Le rythme ? La guitare ? Le texte ?
nic-U : Il n'y a pas de règle établie, même si les derniers temps le point de départ a beaucoup été le piano pour moi.

Vous avez choisi «Time is running out» pour premier clip, ce n'est pourtant pas le titre le plus accessible...
nic-U : C'est vrai, mais un deuxième clip est dans les tuyaux sur un titre plus fédérateur et accessible...

Le clip n'a pour le moment pas été très «vu», le public «dark-electro-indus» ne s'intéresse pas aux jeunes groupes ?
Thomas : On manque de dates, de communication influente, c'est un projet tout neuf qui a de

l'avenir, ça ne me fait pas plus peur que ça, ça viendra.

Que dirais-tu à un lecteur qui ne vous connaît pas et qui lit l'interview ?
Thomas : Achète l'album, pose-toi sur ton canapé avec un bon casque et écoute... Tu peux même le faire plusieurs fois si tu veux... Attends avec impatience le deuxième et recommence...

Pensez-vous que l'histoire serait différente si vous étiez basé à Paris ?
Thomas : Je ne me suis jamais posé la question, c'est une question de rencontre au bon moment... Paris n'est pas le centre du monde, en tout cas pas le mien.
nic-U : C'est vrai que le contexte musical général est un peu plombant. Malgré cela je ne suis pas aigri, je pense pas à ce genre de truc, ça serait du temps perdu. Je me sens plutôt chanceux. Le prochain album de Crown est d'ailleurs la preuve qu'on peut réaliser un album de stature internationale sans passer par les canaux habituels français.

Quel est le meilleur moyen pour un artiste de survivre actuellement ?
nic-U : Pour survivre en tant qu'artiste, je crois que la clef est d'être polyvalent et passionné.

Est-ce que tu survivrais sans musique ?
nic-U : Ça parait balèze vu que ma vie est dédiée à la musique, mais on trouve parfois des ressources insoupçonnées quand il s'agit de survivre...

Merci à Nic-U et à Thomas et bonne route à Glide On The Black Cloud !

■ Oli
Photos : DR

GLIDE ON THE BLACK CLOUD

GLIDE ON THE BLACK CLOUD

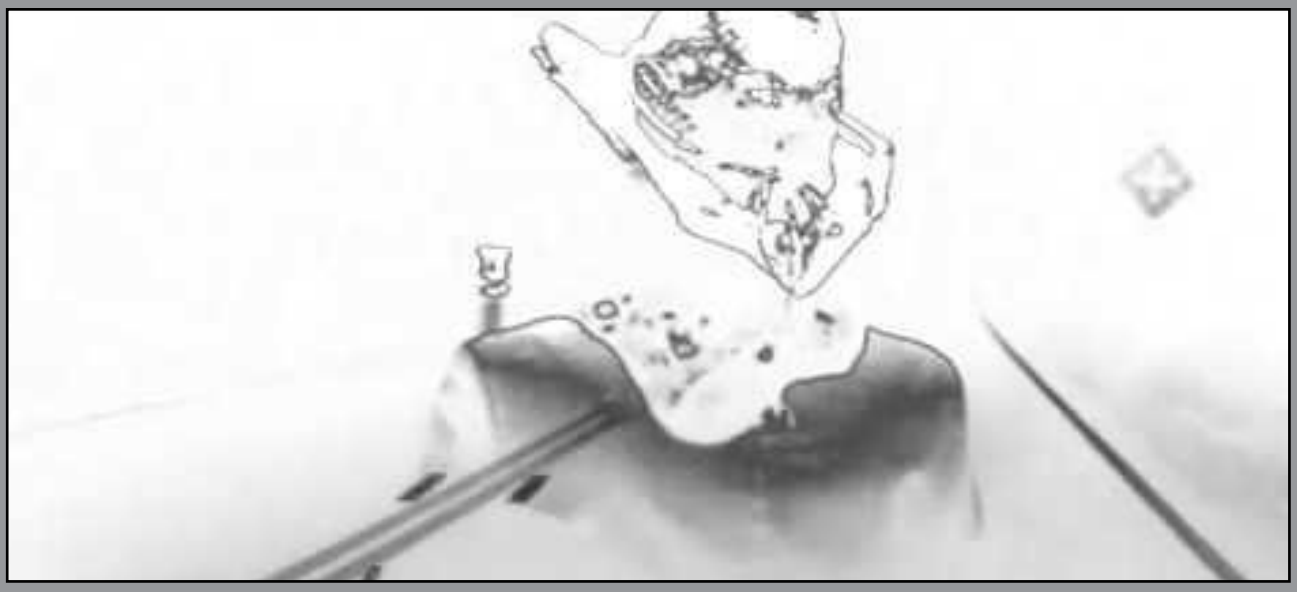
(New Deal Music)

Quand Nicolas Uhlen (nic-U) a proposé à Thomas Vogel et Mika Kubiszyn (les deux Twelve Diversions) de partager un split album, il ne se doutait pas que son projet solo et leur duo allaient donner naissance à un trio... Plutôt que travailler dans leurs coins et d'associer leurs pistes sur le même disque, les Alsaciens ont décidé de composer ensemble et donc de créer une nouvelle entité appelée Glide On The Black Cloud. On pourrait même parler d'un quatuor sans les froisser car David Husser (Y Front, LTNO) qui a produit le bébé a également posé sa pierre à l'édifice.

Sans mettre de côté aucune de leurs influences, les musiciens ont abouti à un ensemble assez homogène qui navigue dans les eaux des Young Gods qui sonne comme la comparaison la plus évidente (surtout que les premières notes de l'opus sont celles d'un titre («Overloaded») très marqué par le style des Suisses) mais on peut aussi penser à certains travaux de Trent Reznor (NIN) comme pour «Control the fall» et bien sûr à nic-U quand Nicolas prend le micro, impose son tempo dark rock et amène un tas d'ambiances angoissantes («Time is running out»). Bien que l'électro prenne une part importante dans le mélange avec l'omniprésence des machines, les tempos sont très variés, les talents de batteur de Nico sont mis à contribution pour multiplier les rythmes et donner plus de liberté aux autres instruments. Et si la tonalité globale n'invite pas spécialement aux déhanchements, il est difficile de résister à «Control the fall» qui a la capacité de rendre nos mouvements incontrôlables. Avec «Switch on your brain», c'est un des morceaux les plus abordables, alliant des lignes mélodiques assez simples à des nappes de synthé puissantes, des guitares distordues (plus ou moins tranchantes) et quelques petits bidouillages bien sentis.

Fusion de deux entités hautement recommandables, les sept plages de Glide on the black cloud forment un petit bijou d'électro-dark-rock-indus que tu peux dénicher en digipak aisément sur internet parce qu'il est déjà trop tard pour la version limitée sérigraphiée réalisée par Le 7ème Œil (qui rien qu'en 2019, a bossé avec Amenra, Hangman's Chair, Cocaine Piss, Neurosis...).

■ Oli



RANK-O

RANK-O
(Another Record)

Les 4 membres de Rank-O (issus des formations Nour, Yacht Club et Electric Vocuhila) jouent la transparence en guise de présentation sur la pochette de leur premier EP, leurs quatre visages étant représentés sur un fond rouge dégradé. Assez rare pour le signaler quand on joue un rock pas mal bâtard dans l'ensemble, inspiré notamment de la mouvance no-wave new-yorkaise, mélangeant ainsi allégrement autant le synth-punk, le post-punk, la noise, le shoegaze ou l'indie-(math)-rock. Quoiqu'il est vrai que Devo le faisait bien en son temps. En parlant de Devo, cette formation culte doit, à coup sûr, être une grande influence pour les Tourangeaux qui cultivent aussi une certaine forme d'extravagance musicale. Rank-O, c'est 3 guitares avec un chant et une batterie qui par moments se fait remplacer par une boîte à rythmes (comme sur «Penkt»), le tout mélangé fait preuve d'une grosse dose de suractivité, un grand huit sonore maîtrisé avec classe dont les compositions ont le don de nous faire accrocher presque instinctivement sans pour autant sonner mainstream. Rank-O, c'est vibrer et se lâcher sur le festif «Cheetah» (qui fait très Deerhoof par moments), puis se perdre dans le dédale de «Boom boom lady» pour se retrouver après coup dans le vertigineux «Penkt», pour ensuite sombrer dans le tempétueux et inquiétant «Fall», et finir balancé mécaniquement de gauche à droite par «Mor». Je vous l'assure : après un premier EP comme celui-là, le prochain disque de Rank-O va déboiter.

■ Ted

TASTY FREAKS

WAKE UP CALL
(Autoproduction)

Si tu n'aimes pas commencer un album par une guitare très funky ; si tu n'aimes pas partir sur un rythme dansant ; si tu n'aimes pas les refrains entraînants ; si tu n'aimes pas les groupes français, surtout s'ils sont 3 et qu'ils viennent de Paris ; si tu n'aimes pas le chant groovy avec des pointes hip-hop comme faisaient les Red Hot du temps de Freaky styley ; si tu n'aimes pas les incartades rock et pop parce que le funk c'est bien mais on peut aussi la jouer plus cool, plus énervé ou plus basique ; si tu n'aimes pas les albums autoproduits ; si tu n'aimes pas la basse qui claque et sautille ; si tu n'aimes pas les Français qui chantent en anglais ; si tu n'aimes pas les petits ballades ; si tu trouves que 6 titres pour un EP c'est trop ou pas assez ; si tu n'aimes pas le funk rock classique et efficace alors ce n'est pas la peine de lire cette chronique pour ce Wake up call, car Tasty Freaks, c'est tout ça.

■ Eric

SOUL-X

THE KILLING MACHINE

(Autoproduction)

Il y a presque 20 ans, je découvrais Soul-X, combo lillois qui allait écumer les salles et sortir un EP power thrash assez prometteur... puis splitter. Un peu plus de 15 ans plus tard, voilà que le groupe me recontacte pour savoir si je suis disposé à les chroniquer ! Comment refuser une telle cure de jouvence ? Si l'artwork, le logo, le style n'ont pas vraiment changé, le groupe a été en partie renouvelé avec les arrivées d'Antoine (Radical Suckers) à la batterie et de Maxime à la basse. Ils auraient pu prendre un nouveau départ et un nouveau nom mais avec le même objectif (s'éclater) et les mêmes armes (un thrash old school «à la Pantera»), autant continuer l'histoire là où elle s'était arrêtée. S'ils ont vieilli, les loustics n'ont rien perdu de leur hargne et ont certainement gagné en maturité car l'écriture des titres est soignée (plus dans la musique que dans les textes si on s'en réfère à «Son of a bitch») car si ça tabasse, ça ne le fait pas toujours en ligne droite (bon, on a quand même «The unholy sin» ou «Violence» qui ne font pas trop dans le détail). La plupart des morceaux apportent donc pas mal de nuances, de breaks, de riffs aux cadences variées et se forgent une identité propre grâce à tous ces «petits trucs» qui font la différence. C'est ce qui fait que j'apprécie plus particulièrement «Speech for the dumb», toujours à la relance et avec un bon solo, le titre monte en pression jusqu'à totalement saturer l'atmosphère. C'est donc une excellente lampe de lancement pour le titre éponyme «The killing machine» qui voit le renfort d'Arno de Black Bomb A, venu en voisin apporter son chant guttural qui encadre un solo nerveux. Si c'est avec les vieilles peaux qu'on fait les meilleures confitures, Soul-X a bien fait de revenir !

■ Oli

T3MPSION

THE GOLDEN PROGRAM-MM

(L'Étrange Sonothèque)

Pas loin de 10 ans après le double CD There is no reason to believe that music exists !, on n'aurait pas misé beaucoup sur le retour de Tempsion sur ces pages. C'était mal connaître Frédéric Temps, l'homme derrière ce projet malfaisant, et accessoirement fondateur de l'excellent L'Étrange Festival, il a visiblement pris son... temps ! Cette entité musicale nous a laissé le souvenir d'une œuvre extrêmement mouvementée et transgenre, le type d'art qu'on ne conseille pas à tout le monde. The golden program-mm, même s'il est différent, n'est pas en reste. Ce troisième album a été enregistré avec des protagonistes de la scène électronique expérimentale et jazz tels que les vocalistes Black Sifichi, qu'on ne présente plus (Elastik, Ez3kiel, Rodolphe Burger), et Sayoko Papillon (Dosage, Winter Mass, Jac Berrocal), mais également avec Erwan Le Guen, violoncelliste de son état. Les programmations ont été assurées par Charley James tandis que la production a été confiée à Denis Lefdup, soit en grande partie, la même équipe que l'album précédent. Tempsion est une famille, et quoi de mieux pour ne pas altérer l'essence de ce projet collectif sérieux et digne d'intérêt.

Dès les premières écoutes intégrales, on se rend assez vite compte que The golden program-mm se veut plus accessible que ses prédécesseurs et fait le yoyo entre plages électroniques très rythmées et influencées par le big beat/breakbeat des années 90 (on pense bien évidemment à Prodigy mais aussi, dans une moindre mesure, à la ligne artistique opérée par Bowie avec 1. Outside), et des moments plus calmes mais non moins tourmentés, crédités par des morceaux hors du temps («Ethel's corner» ou sur «W.I.S», hommage à Delia Derbyshire, fondatrice de la musique électronique concrète anglaise) qui servent d'équilibre et de respirations. Ici, les mélodies orchestrées se mêlent au vacarme martial et soigné, mais également à une savante fusion électroacoustique qui peut agir avec facilité sur notre psychisme. The golden program-mm - dont le titre est un clin d'œil à Aldous Huxley et son ouvrage «Les portes de la perception», ou comment notre perception de l'avenir est totalement fausse et révèle une certaine ignorance - peut accentuer cet effet par les types de chants qu'il propose (voix d'outre-tombe, cartoonesque ou échantillons perturbants) pour démontrer par des détails sa singularité. Une patte artistique assez unique pour une œuvre folle mâtinée de grooves et de bizarreries, prenez donc soin d'attacher vos ceintures avant d'écouter cette galette.

■ Ted

SLEAPINGDREAMING

VICTORY ROSES

(Autoproduction)

Parfois, on ne sait pas trop comment, on reçoit des pépites, ici, c'est le premier album de SleapingDreaming, non il n'y a pas de faute, 4 titres qui s'étirent sur une demi-heure relaxante. Ce trio autoproduit installé à Brooklyn prétend faire du shoegaze mais il est clairement «post-trock», alors si je ne suis pas sûr qu'ils matent leurs godasses pendant les concerts, je veux bien croire qu'ils misent sur l'introspection. Pas de chant, des guitares qui soignent leurs distorsions, des ambiances qui progressent, une rythmique capable d'obscurcir un ciel bleu, un peu de sampling (l'interrogatoire dans Blade Runner), le combo coche toutes les cases du genre et peut donc citer Mogwai comme référence sans souci. Et pourquoi pas Slowdive mais à condition de ne prendre que leurs parties instrumentales et pour le commun des mortels, c'est peu évident. Le groupe confesse de toute façon «ne pas être vraiment shoegaze» mais il garde cet adjectif car il emprunte beaucoup à ce style d'un point de vue technique. Passons outre ces considérations de spécialistes onanisant pour ne garder que l'esprit de SleapingDreaming. On est invité à s'endormir (voire à s'andormir) pour pouvoir rêver avec eux d'horizons moins nuageux, pour s'abandonner en suivant une guitare claire et ses quelques notes qui filent pour éviter les riffs saturés qui les suivent. Les tempos sont maîtrisés, ils évitent toute éventuelle lassitude et mettent même parfois la pression, les rêves ne sont donc pas toujours de tout repos et l'aspect relaxant évoqué en début de chronique vaut surtout pour l'état dans lequel on se retrouve après l'écoute qui procure un réel bien-être car ce Victory roses a peu de chance de devenir un hit des salons des massage. Oui, cet album fait vraiment du bien, d'autant plus que ça faisait un bail que je n'avais pas pris une sérieuse dose de post rock de première qualité (Every country's sun a déjà plus de deux ans...).

■ Oli

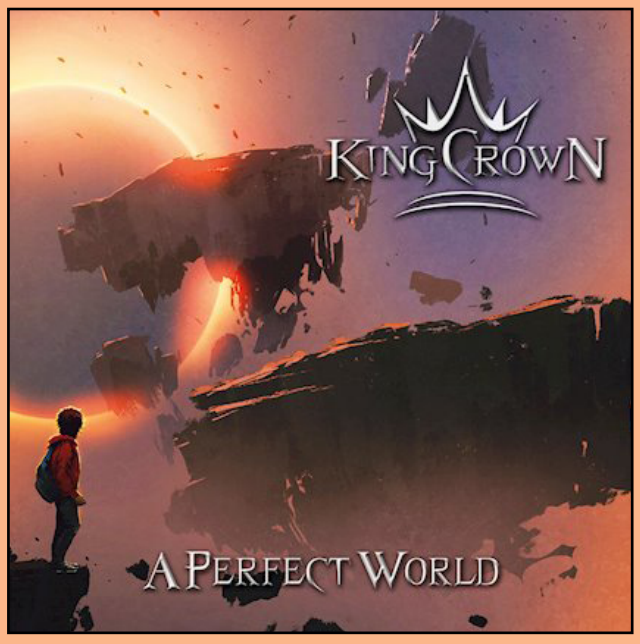
GENDER ROLES

PRANG

(Big Scary Monsters)

Ils ont un nom à faire faire des cauchemars à Christine Boutin ou n'importe quel autre participant de La Manif Pour Tous. Ils sont Anglais et sur le label Big Scary Monsters, un sacré dénicheur de talents UK (Martha, Nervus, Gnarwolves...) et distributeur européen de groupes ricains de la scène indie/emo des 90's, toujours en activité (The Get-Up Kids, Cursive, Pedro The Lion...). Ça faisait déjà deux bonnes raisons de jouer la carte curiosité, sans trop faire chauffer la carte bleue, le label en question ayant la bonne idée de proposer chaque année, entre Noël et le jour de l'An, l'opération «pay what you want» (même 0 !) pour toutes ses prods sur bandcamp. Sympa ! Et ils sont donc la preuve auditive que la curiosité n'est pas toujours un vilain défaut mais aussi qu'il ne faut pas forcément se fier à la pochette. Je n'ai pas franchement de compétences en la matière donc je m'abstiendrai de critiquer l'artwork mais j'en ai déjà trop dit, je crois... En revanche, j'ai écouté ce disque en boucle tout le mois de janvier, converti pas mal de potes dont certains sont venus grossir les rangs de leur concert parisien le mois précédent, il était alors normal que j'en touche quelques mots ici et ce n'est pas Gui de Champi, fan transi lui aussi qui me contredira. Prang est le premier album du trio de Brighton et dès le titre d'ouverture, «You look like death», on a tous les ingrédients de leur recette pour confectionner des tubes imparables. La rythmique mid tempo bien soutenue fait le job mais ce sont surtout les mélodies de chant et parties guitares aux nombreux effets (il avait une vingtaine de pédales devant lui au concert), qui permettent au groupe de se démarquer, tout en rappelant des sonorités très nineties. Ca tricote parfois gentiment mais ça envoie surtout des gros refrains à base de power chords («Hey with two whys») et quelques solos (mention spéciale à «Always», mon préféré), que n'auraient pas reniés Superchunk ou Dinosaur Jr., quand la bande à J Mascis s'adonnait à ce genre de power pop grungy. Le tout réuni et synthétisé à merveille dans «Bubble», dixième et dernier morceau apothéose de l'album, alternant pendant 6 minutes passages catchy et mélancoliques, sans qu'on s'ennuie une seule seconde. Vivement la suite, même si on ne le cache pas, ça va être difficile de faire aussi bien.

■ Guillaume Circus



KING CROWN

A PERFECT WORLD

(Rock Of Angels Records)

Je suis faible. Je n'y peux rien, c'est comme ça. Des guitares, des mélodies, de l'électricité et un peu de scandale, et me voilà heureux. Et même si les blagues les plus courtes sont les meilleures, j'ai quand même passé un bon moment à l'écoute de King Crown. Et pas seulement pour me moquer (quoique...).

Quintet français et anciennement dénommé Oblivion (le groupe vient de changer de nom pour, je cite «coller parfaitement au thème épique et majestueux de nos paroles et de notre musique», mais il semble que ce soit plus une question de droits), King Crown signe avec A perfect world un premier album pour le label grec Rock Of Angels Records pour le moins rocambolesque. Car à l'écoute de ce disque, on ne rigole pas avec le heavy power metal (ou métöl) ancestral. Les grands effets (ou plutôt tous les grands clichés) du style sont, bien entendu, au rendez-vous : rapidité d'exécution, nappes insupportables de claviers, envolés vocales aiguës, shred à tout va, solo de basse six cordes (si si !), twin guitars, et tout le bordel qui va avec. Quand ça joue vite et fort (et bien, ça, c'est indéniable), ça peut encore passer, mais quand ça lorgne du côté des power ballades à deux francs six sous («Over the moon» avec un accent anglais des plus somptueux, et en deux versions - électrique et acoustique - s'il vous plaît), là, ça m'achève ! King Crown, les Sabaton français en moins drôles car plus crédibles. Et au fait, je vous ai parlé de la pochette étrange, du code couleur «renversant» et de la typo du livret (je te le donne en mille : Comic sans MS !!) ?

Assurément, les amateurs de power metal y trouveront leur compte avec ce disque au son puissant et aux arrangements chiadés (et ce n'est pas du second degré), mais j'ai du mal à penser que ce style fasse encore des émules (et mes mulettes). Pour les autres, je vous conseille de passer votre chemin en prenant un grand détour.

■ Gui de Champi

IDA SOFAR

MIND

(Atypeek Music)

Il n'est jamais trop tard pour vous donner envie de découvrir un disque que nous avons reçu presque deux ans après sa sortie (nous ne jetons pas la pierre à Atypeek Music, son distributeur, la faute est sûrement à mettre sur notre organisation en interne). Ce disque, c'est celui d'Ida Sofar, une artiste photographe et de son premier (mini) album répondant au nom de Mind. Si l'on en vient si tardivement à vous en décrire quelques mots, c'est que son caractère lugubre et un chouia expérimental a troublé nos écoutilles et nos sens. Cette fresque musicale en noir et blanc met en avant une voix, une incantation souvent monotone, nous faisant l'effet, au fur et à mesure des titres qui la jalonnent, d'une succession de SOS envoyés à son auditeur. Les instrumentations minimalistes, entre rock et électronique, et ses structures souvent répétitives que l'on peut retrouver dans le courant «cold-wave» français depuis une dizaine d'années, sont disposées à nous mettre dans un état d'hypnose, de façon à ce que cette Algérienne d'origine (dont l'héritage est ressenti notamment sur «Gold men») puisse nous charmer avec sa vocalise un tantinet hors du commun. Mind est une œuvre urgente, prenante, intelligente, complètement mystique et prouve encore une fois que sans grande maîtrise technique instrumentale, on peut faire de (très) belles choses.

■ Ted

NO-MAN

LOVE YOU TO BITS

(Caroline International)

Il faut croire que Steven Wilson a retrouvé quelques cases libres dans son agenda puisqu'il revient avec un de ses nombreux projets qu'on croyait enterré, No-Man. Avec son comparse Tim Bowness, ils livrent deux titres ultra travaillés qui dépassent chacun le quart d'heure et se découpent en 5 moments qu'il est plus ou moins facile de percevoir. Mélodies pas si froides et claviers ont les honneurs pour ce qui sonne comme un retour en grâce d'une synth-pop jazzy ou une new-wave davantage marquée par l'alternative électro-pop que par les années 80's. Ce qui explique pourquoi la boule à facettes a été décrochée. Sur «Love you to bits (Bits 1-5)», on se fait emporter par les beats, les loops hypnotiques et les incantations (I love you) puis par la guitare de David Kollar pour un solo un peu foutraque. «Love you to pieces (Pieces 1-5)» est un peu plus expérimental, parmi les invités, c'est cette fois le pianiste Adam Holzman qui se signale, il a bossé avec Miles Davis et n'a donc pas eu peur d'affronter les rythmes binaires, les sons étranges et le chant parsemé des Anglais. Au final, si je peux imaginer qu'on ne puisse écrire un tel album «rapidement», il faut bien avouer qu'il ne restera pas longtemps dans les mémoires à moins d'être vraiment très porté sur le binaire synthétique et les expériences.

■ Oli

MATA HARI

BUILDING SITE

(Autoproduction)

Margaretha Geertruida Zelle, plus connue sous le pseudonyme Mata Hari, a eu une vie assez rocambolesque et rock'n'roll pour que l'on puisse imaginer qu'elle avait un petit côté punk en ce début du vingtième siècle : sexe, drogue, espionnage et spectacle à oilpé. Une rebelle assumée lorsque le jour de son exécution, elle refuse qu'on lui voile le visage, envoie un baiser aux soldats de peloton et s'écrie : «Quelle étrange coutume des Français que d'exécuter les gens à l'aube !». Un siècle plus tard, le quatuor montpelliérain composé de Paul (basse, claviers, chant), Jonathan (guitare, chant),Teo (guitare, basse, chant) et Jacques (batterie) a peut-être voulu insuffler à nouveau cet esprit insoumis en reprenant le surnom exotique de Margaretha ... ou ils ont juste bloqué un soir sur le film pareillement nommé avec Sylvia Krystel dans le rôle principal, sorti en 1985. En tout cas, ce qui est sûr, c'est que Mata Hari sent bon le début des années 80, quand les guitares punk sauvages et brutales rencontraient les synthés de la cold wave en mode DIY. Pour leur tout premier EP de 5 titres, Mata Hari mélangent un peu tout ça : un rythme bien pêchu, des riffs de guitares plus ou moins appuyés, une basse souvent linéaire et épileptique, un clavier old school qui renforce l'effet eighties, et une voix principale entre Iggy Pop et Lux Interior. Mata Hari sait faire ressortir le bon côté de cette époque emplie d'une rage froide, où l'on ne cherchait pas les escapades bucoliques mais juste à t'enlever ce sourire de ton visage pour mieux te faire grincer des dents. Énergique et cinglant, ce Building site nous démontre tout simplement que dans le son des années 80, il y avait aussi du bon, et que c'est très plaisant de nous le rappeler à notre bon souvenir.

■ Eric
Photo : Yann Landry

OVERGRASS

KILLING TIME

(White Bat Recorders)

Ne cherchez pas plus loin dans ce mag : la bonne trouvaille de ce numéro est ici. Je remercie d'ores et déjà mes collègues de ne pas me contredire. De toute façon, ils ne peuvent pas batailler car, en plus d'être sûr de mon fait, je suis sûr de mon fait. Ah, oui, au fait, cette fameuse trouvaille, c'est Killing time d'Overgrass.

Trio originaire de Suisse, Overgrass sort son deuxième album qui risque de faire parler de lui, à qui voudra bien l'entendre. Dans un style mélangeant garage, indie rock et stoner rock atmosphérique (pour ne pas dire psyché), tu ne pourras qu'y trouver ton bonheur. En 38 minutes et douze plages tantôt remuantes, tantôt lancinantes, le groupe va te faire voyager dans son univers rétro (l'intelligente production respire à plein nez les 60's/70's) et résolument axé sur les guitares et les mélodies. On pourra hâtivement comparer l'univers d'Overgrass à celui de l'esprit torturé et prolifique de Josh Homme (le fabuleux «Killing time» mélancolique à souhait, «Dancing together», «Won't let her go»), ou bien aller chercher quelques atomes crochus du côté de la pop acidulée résolument so british - Supergrass en tête (le joyeux «The day we met», le remuant «My life», l'hypnotique «Feel alive pt 2»), mais Overgrass, c'est bien plus que ça. À la manière d'un Blondstone ou d'un Livingstone en France, le groupe suisse se joue des codes du (ou des) genre(s) pour proposer une galette de qualité, parfaitement exécutée et subtilement pensée, sans jamais tomber dans un excès de zèle qui pourrait plomber des morceaux déjà gonflés à bloc. Comment en effet rester insensible à cette rythmique pachydermique de «I need you» ? Comment ne pas jubiler à l'écoute du génial «Dancing together» ? Franchement, je ne vois pas. Et même si le disque est entrecoupé de respirations suffocantes (étonnant non ? tu n'as qu'à écouter «Emphasis» et tu comprendras où je veux en venir), Killing time se révèle facile d'accès par sa candeur et sa justesse, tout en restant énigmatique et épuré. Joli coup.

Killing time te plaira à la première écoute. Mais Killing time mérite le mode «repeat» sur ta hi-fi pour que le disque prenne toute sa signification. Un disque intelligent, rafraîchissant, et tout simplement imparable.

■ Gui de Champi

la mini
Jimi
SAMEDI 4 AVRIL
2020
Conférences
à 15h00
entrée libre
Concerts
à 19h00
10 Euros
GUERILLA POUBELLE
POGO CAR CRASH CONTROL
WE HATE YOU PLEASE DIE
Le Hangar – Ivry-sur-Seine – M° Mairie d'Ivry
FESTI VAL DE MARNE
LE HANGAR
sacem
VAL de MARNE

YOUNG HARTS

LES AUVERGNATS NOUS ONT BIEN BLUFFÉS AVEC LEUR PREMIER ALBUM TRUTH FADES, CHRONIQUÉ DANS LE MAG PRÉCÉDENT, ON S'EST DIT QU'ON ALLAIT CHERCHER À EN SAVOIR PLUS AVEC BOUNCE, GUITARISTE, À L'ORIGINE DU GROUPE.

Vous avez quoi de «young» à part le nom, parce que les quatre gars qui composent le groupe ne sont pas spécialement des jeunes premiers, non ?
Tu as raison, on est loin de la première jeunesse mais ça nous empêche pas de bien se donner comme à 20 ans, et en partie grâce à ce projet ! Je me rappelle d'une chronique où le mec parlait de nous comme de « la nouvelle génération», ça nous a bien fait marrer ! En réalité on n'a pas vraiment réfléchi au sens de ce nom de groupe, on galérait tellement à trouver un nom qu'on a fini par faire deux listes de mots et voter chacun pour un mot, jusqu'à ce qu'il n'en reste plus que deux, Young Harts.

Vous avez fait vos armes où avant de vous retrouver dans une salle de répète ? Tout le monde a plus ou moins le même background ?
Tout le monde vient d'un milieu un peu différent en fait. Yohan, le batteur, a longtemps eu un groupe de surf s'appelant Araban et joue dans The Kokomo's qui fait du rockabilly, Nico, à la basse, joue actuellement dans un groupe de métal à l'ancienne Teeth to the Flesh et un groupe de cold wave, Chris est le chanteur lead du groupe The Elderberries, qui donne plus dans le rock 70's et stoner et je jouais dans un groupe de punk'n'roll qui s'appelait Stetson et un autre de post-hardcore se nommant Like Wires.

Qui est à l'initiative du groupe ? Vous saviez d'emblée vers quel style de musique vous vouliez vous orienter ?

Je suis à l'initiative du groupe, je voulais rassembler des musiciens qui viennent de milieux différents sur un même projet et voir ce que cela donne. On ne savait pas du tout à quoi cela allait ressembler. J'ai apporté les premières compos et on a commencé à jouer ensemble autour de cela et tout s'est articulé naturellement. On n'a pas forcément beaucoup d'influences communes, ni un groupe qui nous met tous d'accord. Je pense que c'est ce qui fait notre force.

Truth fades, sorti fin 2019 est la suite logique de l'EP sorti deux ans avant, si ce n'est qu'on retrouve bien plus de logos de labels derrière. J'imagine que ça fait plaisir de voir du monde qui vous soutient, même si c'est aussi une sorte de choix par défaut et par manque de structure, capable de produire et distribuer seule ce genre de musique indé. Tu partages ce constat ?
Pour la sortie de l'album, on n'a pas réfléchi trop longtemps à ce que l'on voulait faire pour le sortir. Joe Cool Records de Lyon, Asso Page Blanche de Clermont et Pencil Records de Marseille qui nous avaient aidés à sortir l'EP étaient chauds pour continuer l'aventure sur le LP. Je me suis alors mis en quête de nouveaux labels pour compléter la liste et arriver à en avoir assez pour pouvoir presser 500 disques. J'ai mailé l'album à différents labels que j'appréciais et que j'avais ciblés, en expliquant la démarche. Chacun pouvait participer à sa hauteur, il n'y avait pas d'obligations ou de conditions financières etc. Les retours ont été ultra positifs et on s'est retrouvé avec 13 super labels pour nous aider à sortir le vinyle. Effectivement ça fait plaisir de se sentir si bien entouré, surtout que l'on reste dans une démarche DIY. Cela favorise les rapports humains et grâce à cela, on a pu rencontrer des personnes incroyables. Il existe bien sûr des structures capables de sortir un album à elles seules, mais elles sont effectivement rares dans le style de musique que nous faisons. La démarche n'est pas la même que pour les petits labels qui tournent à la passion et le côté commercial peut parfois prendre le dessus. En restant sur des petites structures, tu peux faire ce que tu veux en termes d'art ou même de promo, garder la main sur ce que tu fais est plus important que tout le reste.

Dans le même ordre d'idée, il y a en 2020 de plus en plus de groupes mais de moins en moins de médias qui traitent de cette musique. Comment on réussit à faire parler de soi et sortir hors des murs de sa ville ?
Alors effectivement, on a pas mal de discussions avec des groupes de potes sur la difficulté de sortir de Clermont, trouver des dates ailleurs etc. Déjà je pense qu'il faut connaître un peu de monde, c'est certain. Avec Yohan, on traîne dans cette culture depuis 15 ans ou plus, on a organisé un paquet de concerts, joué dans pas mal de lieux et rencontré pas mal de personnes, qui sont devenues ensuite nos copains. Puis il a suffi d'activer ce réseau quand on en a eu besoin, une fois qu'on estimait le projet assez travaillé pour jouer. Il y a aussi un peu de chance je pense, les bonnes personnes au bon moment.

A ce propos c'est comment Clermont-Ferrand en termes de lieux, bars, disquaires etc. ? Si je ne m'abuse, elle était surnommée Motor City Rock et c'est là où a débuté feu le magazine Rock Sound mais à l'heure actuelle, à part vous, Sofy Major et One Burning Match, je ne saurais citer d'autres noms de groupes.
Il y a beaucoup de groupes locaux à Clermont, et pas mal de lieux qui changent de temps en temps mais probablement moins d'engouement qu'il y a une dizaine d'années. Le lieu le plus emblématique reste le Raymond Bar, qui tient le pavé depuis très longtemps et propose une très bonne programmation tout le long de l'année grâce aux assos bénévoles qu'on remercie au passage ! Nous avons la chance d'avoir deux disquaires indépendants, Spliff et Rolling Rock. Les deux boutiques sont tenues par des passionnés et participent activement à la diffusion des groupes clermontois et du coin. Spliff Records était d'ailleurs un label influent dans le rock des années 90 et avait sorti, entre autres, un des meil-

leurs groupes que Clermont ait connu, les Real Cool Killers !

Pour revenir à votre musique, il y a eu des changements entre les deux disques dans la manière de composer, enregistrer ? Vous avez fait appel à la même équipe ?
Dans la manière de composer, on est resté sur la même logique. Yohan et moi-même emmenons des riffs ou des compos complètes en répète, et on jam dessus avec Nico jusqu'à trouver quelque chose de satisfaisant. Ensuite Chris travaille son chant et ses paroles sur la base que nous avons créée, base qui peut changer au besoin des lignes de chant. L'EP a été enregistré live sur la scène d'une salle de concert municipale, qui se situe à côté de Clermont-Ferrand, Le Tremplin-Beaumont, avec notre pote Pascal Mondaz aux manettes. On l'a enregistré vite, dans l'urgence pour garder ce côté spontané et pouvoir proposer quelque chose à écouter très rapidement mais aussi un peu parce qu'on manquait de moyens. Pour le LP, nous sommes allés au Magic Studio à St-Peray. J'ai connu Nico, l'ingé son et propriétaire du Magic Studio, il y a un petit moment, j'avais accompagné les potes de Sport enregistrer leur premier album là-bas et j'avais trouvé le studio et l'ingé très sympa et pro. Les tarifs étant aussi très attractifs, on a décidé d'aller passer quelques jours, à savoir 3 jours prises de son et 2 jours de mix, là-bas pour enregistrer l'album. On a eu pas mal de soucis lors de l'enregistrement genre le pied de caisse claire oublié à Clermont, l'ampli guitare qui n'a pas fonctionné, buzz incontrôlables... mais au final on a un rendu très naturel et brut, ce que nous recherchions. Pour le mastering, nous avons eu raison de faire confiance à Thibault Chaumont de Deviant Lab, il était très à l'écoute, s'est investi dans le projet et a fourni un super boulot !

Sans être foncièrement originaux, je trouve que vous avez un petit truc en plus,

notamment le grain de voix de Chris avec son côté crooner. J'ai même un pote, que je ne nommerai pas, qui parle de Joe Cocker du punk rock.
Chris est avant tout un passionné de hard rock, stoner, classic rock, etc. Sa voix est hyper mise en valeur dans ce sens avec son groupe The Elderberries. On pensait que ça le sortirait de sa zone de confort de chanter dans un groupe comme le nôtre et à notre grande surprise, pas du tout. Il a juste fait comme il a toujours fait et ça colle bien,et apporte ce côté dont tu parles, même si les gens le comparent plus souvent à Chris Cornell, mais je vois ce que tu veux dire pour Joe Cocker et sans vilaine blague sur les roux (rires).

Pour rester dans les 70's, c'est l'esprit de joyeuse nostalgie mélancolique, tout un programme, qui se dégage du morceau et clip, «Rearranged». Au début je croyais que c'était un hommage à Valéry Giscard d'Estaing et Vulcania mais que nenni. Tu peux m'en dire plus ?
C'est avant tout un hommage à la série Notre Belle Famille et aux autres séries du début des années 90, qui nous rappellent nos enfances respectives et aussi une manière de mettre à nouveau en valeur notre région, comme sur la pochette de l'album, grâce au Parc Fenestre, situé dans le massif du Sancy. Mais également pour l'expérience et passer une journée cool avec nos amis, un truc simple.

J'imagine que le futur maintenant c'est de défendre les morceaux et l'album sur scène. Il y a une date à Paris le 29 février, vous pensez finir comme votre dernier passage à la capitale ? Le retour n'avait pas été trop rude ?
On va finir l'année 2020 à défendre notre album sur scène, peut-être avec moins de disponibilités car la vie privé de certains membres du groupe est pas mal chamboulée, pour le bien, et 2021 est assez flou pour l'instant, alors on se tiendra au jus pour la suite ! Ouais, on est très content de partager la scène du Supersonic le 29 avec Mercury Hill, Lame Shot et Maladroit. En plus c'est gratos ! C'est toujours une belle aventure de monter à la capitale pour les bougnats, on en profite pour visiter la ville. Pour l'instant on ne sait pas où l'on dort, alors on va peut-être se remettre à chercher un coin où passer la nuit, comme l'autre fois !

Un truc pour à rajouter pour conclure, dont j'aurais éhontément omis de parler ?
Oui, tu ne m'as pas demandé mon top 3 des meilleurs fromages donc le voici :
1. St-Nectaire fermier
2. Bleu de Laqueuille dit Bleu de la Mémée
3. Salers entre-deux

Merci à Bounce pour les réponses rapides et pour avoir su poser la bonne dernière question.

■ Guillaume Circus

RAISED FIST

ANTHEMS

(Epitaph)

Ils ne nous ont pas habitué aux chichis, les Raised Fist annoncent une fois de plus la couleur et ne se foutent pas de notre gueule. Leurs nouveaux titres sont regroupés sous le nom Anthems («hymnes» pour les non anglophones), comprends par là que tu vas pouvoir chanter les refrains avec eux en plus de te frotter le dos sur ton voisin au cœur du pit. Revenus à une prod' plus conventionnelle et moins «brouillonne» (pourtant, c'est la même équipe que pour From the north), les Suédois sont allés à l'essentiel : morceaux courts, refrains fédérateurs, riffs efficaces, rythmiques carrées. Et lève ton poing vers le ciel si tu kiffes l'idée. Sinon, tu peux passer ton tour parce qu'avec les «Seventh», «Anthem», «Into this world» ou «We are here», on est à fond dans le tube pour faire jumper les stades. Bon, ok, ça reste du Raised Fist avec ce ton nasillard de vieux keupon vénèr et une saturation bien métal mais les angles sont sacrément arrondis. Les mecs ont même retravaillé leur «Unsinkable» pour en faire une version douce qui trouve sa place en fin d'opus et ne tranche finalement pas tant que ça avec le reste tant les quelques incursions vocales claires amenées sur différentes plages précédentes sont réussies (avec un gros bon point pour «Polarized»). Si tu voulais voir Raised Fist fédérer son public (voire le public car ils ratisseront large en festival) avec des morceaux simples et percutants, c'est réussi, si tu espérais que le combo continue de prendre des risques avec un punk hardcore sauvage et sans concession, tu pourrais être déçu, pour ma part, j'avoue ma faiblesse et chantonner un paquet de leurs nouveaux hymnes...

■ Oli

BLACKRAIN

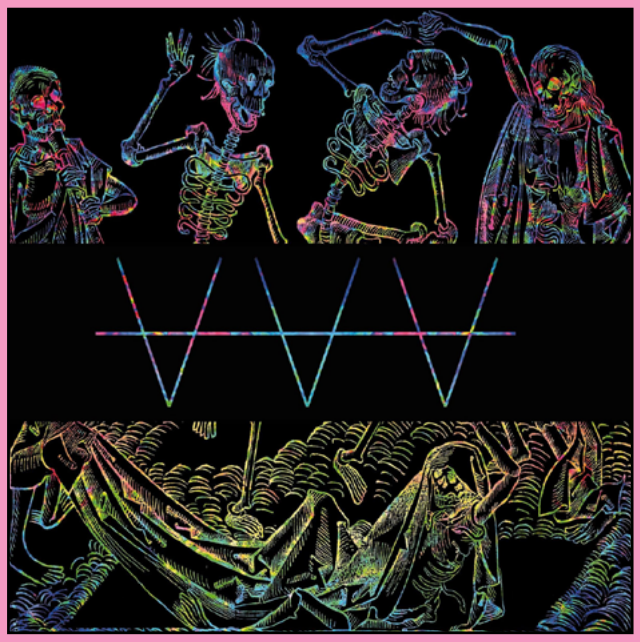
DYING BREED

(Steamhammer / SPV)

Je ne voudrais pas me jeter des fleurs, mais si je ne faisais pas partie (à temps partiel, certes) de la team W-Fenec, BlackRain n'aurait aucune chance de figurer dans ces pages. Faut dire que le groupe glam rock tout droit venu d'Annecy (ouais, ça calme), à défaut d'avoir des casseroles au cul, a un background disons, peu banal (participation à un télé crochet sur M6, soupçon de formatage, campagne de pub dans les magazines pour annoncer un concert à Limoges) et ne joue pas un style ayant les faveurs de mes collègues. Sauf que pour avoir vu le groupe il y a quelques années ouvrir pour Airbourne et Motörhead, j'en garde un très bon souvenir, et ma curiosité est à son comble quand je presse play (and loud) pour lancer Dying breed, (déjà) sixième album des Français.

Si le quatuor a lissé ses cheveux, il n'en est rien de sa musique. En atteste l'énergie délivrée dès les premiers riffs de Dying breed, premier titre de l'album du même nom. Ça pulse, le refrain fonctionne et on pourrait même se surprendre à chantonner ! Mélange de sleazy/glam/stadium/heavy rock, BlackRain a clairement de la bouteille pour proposer un ensemble de titres (ou une track list si tu veux te prendre pour un américain) qui fonctionne. Et même quand on est à la limite du plagiat (l'intro de «Hellfire» est bien proche de celle de Look that kill» de Mötley Crüe !), ça marche à tous les coups. Souvent comparé au quatuor de Los Angeles, le groupe n'est pas en reste quand les riffs se veulent plus heavy («Nobody can change», «We are the mayhem») et sait également proposer des niaiseries dont seuls les ricains ont le secret (purée, «All angels have gone», c'est chaud quand même, mais c'est pas pire que la dispensable cover de «Ca plane pour moi») ou des «tubes» qui pourraient tourner en heavy rotation aux States («Rock radio», «A call from the inside»). Les amateurs et nostalgiques de Night Ranger, du Crüe (et, en étant un peu mauvaise langue, de Steel Panther) et même de Bon Jovi y trouveront assurément leur compte à l'écoute de Dying breed qui respecte avec minutie le cahier des charges (ou les gimmicks du genre, au choix) : grandiloquent mais efficace, puissant mais passe partout avec son lot de guitares incisives, de refrains calibrés, de gros son parfois old school et surtout de passion pour un style qui n'a pas vraiment le vent en poupe. Et rien que pour ça, chapeau bas les gars !

■ Gui de Champi



V V V

V V V

(Autoproduction)

Derrière l'acronyme très graphique V V V, on pourrait imaginer partir vers des Volutes de Violences Vocifératoires, voire des Valeureuses Vibrations Vocales mais c'est une définition autrement plus classe qu'ont choisi les 5 Nancéiens qui le composent puisqu'il s'agit du Vinaigre des V Voleurs. Avec une dénomination aussi originale qu'énigmatique, la musique ne pouvait qu'être singulière et c'est le cas. Un métal emmené par deux guitares techniques et nerveuses, d'inspiration progressif, qui se complètent et se répondent sans jamais se marcher sur les cordes, balançant des riffs rapides et incisifs sur une section basse batterie toute aussi nerveuse. Et le chant aux variations à la Mike Patton et surtout Serj Tankian, oscillant entre growls, aigus et lyrisme parfois comique complète cette bande son pour une danse macabre moyenâgeuse. Moyenâgeuse, évidemment pas musicalement, car point de vielles à roue ni de luth ne sera audible sur les 5 titres de ce premier EP, mais plutôt sur les thèmes qui vont être développés : que ce soit l'épidémie dansante emmenée par «Frau Troffea» dans les rues de Strasbourg en 1518, ou l'habit des médecins de peste «Beak doctors». D'ailleurs, la recette du vinaigre de 4 voleurs, est une vieille mixture qui a tout juste 300 ans et qui était censée protéger de la peste (Mais comme ils sont 5 dans le groupe, ils ont dû renommer la dite recette). La recette initiale étant confectionnée à partir d'ail frais macéré dans du vinaigre, il est possible que certains gugusses préféraient finir cloqués que de taper la mixture. En revanche, pour la recette plus contemporaine des apothicaires de contrebandes des V V V , je ne sais pas si ça guérit de la dernière pandémie à la mode, mais c'est une bonne posologie pour les oreilles.

■ Eric

VOICE OF RUIN

ACHERON

(Tenacity Music)

Les artworks et les logos peuvent changer, la musique de Voice Of Ruin garde la même ligne de conduite : leur savant mélange de thrash (et un peu de death voire de heavy) et de hardcore. Ce nouvel opus ne montre pas une évolution radicale si ce n'est la volonté d'épurer quelque peu l'ensemble. Le travail sur le son (comme sur l'image) est plus fin, comme si les Suisses, tout en voulant rester massif et compact, voulaient apporter une forme de légèreté et de délicatesse à leurs riffs. Derrière le mur du son, on trouve en effet de belles mélodies et un certain soin apporté aux détails, ils peuvent pour cela certainement remercier Fredrik Nordström, producteur à l'aise dans ce mélange subtil entre puissance et finesse (Architects, Arch Enemy, In Flames, Opeth...). Les guitares comme la rythmique se signalent donc tout au long de l'album par de belles variations que ce soit dans les tonalités, l'agressivité ou les ambiances créées, il est même parfois difficile de suivre le chemin tracé par un titre comme «One way overdose», ce qui ne le rend pas désagréable pour autant ! Je le préfère même à quelques autres où le chant typique de Randy prend un peu le dessus (oui, je suis toujours bloqué sur les lignes growlées sans aucune prise de risque, j'aurais aimé plus de trucs dans le genre de «Thanatophobia»). Voice Of Ruin a donc repris les choses où Purge and purify les avait laissées en soignant encore plus son boulot, les amateurs ne leur en voudront pas...

■ Oli

NAUTE

CLUTCH A STRAW

(Autoproduction)

Il y eut une nuit, il y eut un jour. Il y eut un matin, il y eut un soir. Le matin, c'était le premier EP de Naute, sorti en octobre 2014. Semblable à l'aurore naissante dont les premiers rayons font danser les ombres et saigner les nuages, leur première production éponyme jouait sur des ambiances satinées et douces, débutant par des notes parcimonieuses et harmonieuses. Pour chacun des 7 titres, elles montaient, tel le soleil, se gonflant en puissance électrique et rythmique. Séquences étirées de rock instrumental où les variations de la guitare semblaient canaliser l'énergie des autres instruments. Une ambiance plutôt paisible, entrecoupée de sautes d'humeurs contrôlées. En 2019, avec Clutch a straw, c'est le soir qui vient nous rendre sa partition. Un coucher de soleil qui fait tomber le rideau sur une journée plus riche en intensité. A nouveau 7 titres (pour chaque jour de la semaine ?), eux même composés de mini thèmes entre post rock, psyche et improvisation contrôlée. Plus électrique, avec des riffs plus appuyés, une basse et une batterie plus volubiles, mais aussi des instants plus intenses, plus nerveux, pour Vincent à la guitare, Julien à la batterie et Geoffroy à la basse. En amoureux de la musique rock, ils s'amusent à la détricoter et la réagréger, comme pour mieux en extraire sa sève, son cœur. Qu'il soit du matin ou du soir, Naute fait du rock instrumental, celui qui expérimente tout en respectant l'histoire du rock, mais qui y rajoute simplement et efficacement sa vision, son projet.

■ Eric

SCARLEAN

SOULMATES

(Autoproduction)

C'est avec Ghost que Scarlean s'était révélé, et c'est encore avec des histoires de fantômes qu'ils nous reviennent. Si Soulmates signifie «âmes soeurs», on imagine aisément avec l'artwork que la frontière entre la vie et la mort les sépare. Les planches de Oui-Ja font passer des messages (tout est en feu), une incantation latine de sorcier médiéval invite à la confrontation, les textes laissent entrevoir une phrase peu amène envers l'humanité et les mots des chansons traitent souvent de la mort sans la craindre. Cette infernale introduction à leur univers ne donne pour autant pas forcément le ton car le combo sait se montrer plus doux et lorgner de temps à autre vers un rock musclé alors que le style d'ensemble reste un métal alternatif porté par l'expression de sentiments assez puissants. Le tout premier riff fleure bon le nu métal (ça sonne comme du Eths jusqu'à l'ajout de quelques arrangements qui donne à la partie instrumentale une couleur qui pourrait plaire aux fans des derniers KoRn), c'est le chant clair qui vient donner toute sa singularité (et une grande partie de l'intérêt) au groupe qui sait délier autant que hacher ses accords pour varier les ambiances. Autant d'armes qui leur permettent de nous embarquer dans leur monde mais aussi de nous en faire sortir quand ils décident d'inviter Anneke Van Giersbergen à reprendre le mélancolique tube «Wonderful life» (écrit au départ par Black), la voix de l'ex-The Gathering transperce l'air, son écho grave et la tristesse des guitares font réfléchir au côté «merveilleux» de la vie et nous renvoient dans le tumulte des sensations façonnées par les Avignonnais. La beauté de cette reprise fait de l'album un must have, et même sans cette cover, l'opus mérite toute ton attention.

■ Oli

BODIE

SEE YOU
(Autoproduction)

Si comme moi, tu as découvert Bodie avec le délicat EP First, tu ne seras pas surpris par ce premier album qui emprunte la même voie. Les trois adjectifs qui correspondent le mieux à ce projet sont toujours Pop, Folk et Indie mais cette fois-ci, Thomas Noël a poussé le travail encore plus loin en offrant un «packaging» inventif et parfaitement raccord avec sa musique. C'est assez rare pour être signalé donc voilà, c'est fait, bravo aux concepteurs du support de See you qui plie du papier recyclé avec classe (les photos et le choix des couleurs est là aussi de haute volée) et nous donne l'illusion d'un digipak, l'ensemble est vraiment superbe, rien que pour l'objet, l'opus vaut déjà le détour. Sensible et fragile, Thomas dévoile de plus amples aspirations (Thom Yorke / Radiohead étaient déjà connues et reconnues, on ne parlera pas de «The journey») en ajoutant un peu de distorsion et d'onirisme parfois («The grave» et une pesanteur qui lorgne vers les titres doux de Mars Red Sky), en aérant encore davantage le propos pour réduire le message à son minimum avec une petite guitare et la voix («The kiss») ou à l'inverse en cherchant à lui faire gagner de la profondeur avec le renfort d'une basse et de quelques chœurs (le très beau «Rise» par exemple). Comme presque 7 ans se sont écoulés entre ses deux productions, on peut craindre qu'on ne revoie pas Bodie de si tôt mais on préfère lui dire «A bientôt» qu'Adieu. Alors See you. Soon ?

■ Oli

THE MAGPIE SALUTE

HIGH WATER II
(Mascot Label Records)

Quelle est la différence entre Dupont et Dupond ? C'est un détail infime, la courbure de leurs moustaches. Quelle est la différence entre le High water I sorti en 2018 et le High water II sorti un peu plus d'un an plus tard ? Là aussi, cela relève du détail, de quelques très légères variations. Même sur les artworks de 2 LP, on pourrait jouer au jeu des 7 erreurs tellement ils semblent similaires. En même temps, peut-être que les frangins Chris et Rich Robinson étaient en train de se rabibocher et prêts à reformer les Black Crowes en 2020 et que Rich, leader de The Magpie Salute s'est dit que la parenthèse ouverte en 2017 avec ce nouveau volatile devait se fermer en 2019, et de présenter ce High water II comme la suite et (peut-être) fin de ce projet parallèle. Mais quel que soit le LP, on reste dans le southern rock blues, même s'il tape un peu plus dans la période seventies pour ce deuxième opus. Les amoureux des Rolling Stones de l'époque où ils avaient encore leurs vrais cheveux, devraient y trouver de quoi grignoter. Tu as aimé la première fournée de High water I, eh bien tu as droit à l'extra-ball.

■ Eric

UNITED GUITARS

COMPILATION

(Mistiroux Production)

Une double compilation avec des titres de guitare façonnés par des guitaristes et pour ... des guitaristes essentiellement. Parce que ce United Guitars n'apporte pas de texte ou de chant, pas de message, juste des envolées guitaristiques, des riffs, des solos, des bidouillages d'amplis et de pédales, 15 titres qui mettent à l'honneur la gratte grâce à une quinzaine de musiciens. Tous réunis par Ludovic Egraz (guitariste (chez Tomfool par exemple) bien sûr mais aussi journaliste fondateur de Guitare Xtreme Magazine) qui voit cette compil' comme la première d'une série. Et histoire de débuter cette histoire, il a convié un paquet de pros du manche parfois connus sous leur nom qu'ils soient profs (Manu Livertout, Jean Fontanille...), youtubeurs (NeoGeo Fanatic, Nym Rhosilir...), star mainstream (Axel Bauer), musiciens de studio (Youri De Groote, Régis Savigny...) et parfois au travers de leurs groupes (Pierre Danel chez Kadinja, Quentin Godet chez Zuul FX ou TANK, Norbert Krief chez Trust, Shanka chez No One Is Innocent...), ils viennent de tous horizons tant professionnels que musicaux (du blues au heavy) que géographiques (beaucoup de Français mais aussi Gus G. de Grèce ou Rick Graham de Grande-Bretagne). La tribu livre ses titres plutôt individuellement, chaque morceau portant la patte de son compositeur. L'unité du projet passe par l'équipe qui a produit le disque et accompagne les solistes puisque Morgan Berthet (batterie, aussi à l'œuvre avec Klone ou Kadinja), Yann Coste (batterie, déjà entendu avec Doppler, Prohom ou No One Is Innocent) et François-Charles Delacoudre (basse) apportent une rythmique pour mettre en valeur le travail des héros. Si t'es un guitariste acharné du genre à tester une pédale pendant 2h dans un magasin, à reproduire les solos en même temps que tes groupes favoris et à suivre les chaînes youtube qui traitent de la 6 cordes, tu dois déjà avoir le kiki tout dur donc on te laisse choper ton manche et jouir de ce premier volume.

■ Oli

BOBBY SINGER

CASSE

(Autoproduction)

Quand tu cherches des infos sur Bobby Singer, tu te retrouves inondé par des articles qui traitent du personnage de la série Supernatural, Bobby étant «un chasseur de créatures surnaturelles» (je cite Wikipedia, ne connaissant pas la série). Une fois le tri effectué, je découvre que derrière ce nom ne se cache qu'un seul homme (la musique laisse pourtant penser qu'ils sont au moins trois ou quatre à œuvrer), en l'occurrence Olivier, guitariste et chanteur chez les punks de Mr Godson will be the last one to survive mais ici homme à tout faire (même la prod et l'enregistrement plutôt réussi). Ce trois titres à l'artwork changeant (la vue de la Casse est différente selon les éditions) donne dans le rock métal screamo-noise (qui ne pense pas alors à nos regrettés Sleeppers ?), un truc d'écorché vif qui se laisse parfois attirer par la lumière de quelques sons clairs mais qui porte une rage (qui s'exprime en français) et la laisse s'exprimer au travers de riffs gras, de rythmiques agressives et de phrases musicales obsédantes (j'adore le riff principal de «En cendres»). Bobby Singer ne nous a offert que trois morceaux mais annonce peaufiner un album, si la solution de simplicité voudrait qu'il intègre ces trois plages audit album, j'espère que le Limougeaud en composera d'autres pour profiter davantage encore de son talent évident. Et si l'aventure pouvait se poursuivre sur scène avec quelques comparses qui exécuteraient les compos en live, l'expérience n'en serait que plus excitante.

■ Oli

TEMPERS

PRIVATE LIFE

(Dais Records / Differ-Ant)

Avant ce Private life, troisième album de Tempers, je n'avais jamais entendu parler de ce duo new-yorkais composé de Jasmine Golestaneh (voix) et d'Eddie Cooper (musique). Pire, je l'ai même confondu un premier temps avec Temples, le groupe de rock psyché britannique. Les deux sont nés à la même époque (il y a 7-8 ans) mais ne pratiquent pas le même genre de musique. Depuis 2015, Tempers est catégorisé de manière aléatoire dans les formations dark-pop, cold-wave et synth-pop, ça permet déjà (peut-être) de se faire une petite idée et je vous vois déjà faire la grimace en vous disant «Pfff, Y'en a tellement. Mais c'est plus proche de quel groupe ? Cigarettes After Sex, Delacave, Lebanon Hanover, Depeche Mode ?» En réalité, un peu de tous, et même de beaucoup d'autres à la fois. C'est toujours un peu casse-gueule de se faire une opinion en citant des groupes. Concernant la nôtre, c'est tout vu : cette formation vaut gravement le coup d'oreille. La combinaison entre la voix angélique et fragile de Jasmine et les mélodies pénétrantes d'Eddie sont un vrai régal. On flâne avec grand apaisement, comme un somnambule, dans chacun des titres de ce Private life qui sont pour la plupart vaporeux mais savant aussi s'accommoder de rythmes plus entraînants (notamment «Daydreams», «Guidance» mais également les introductives «Capital pains» et «Leonard Cohen afterworld»). De ces ambiances nocturnes se dégagent une certaine élégance et une délicatesse qui touche le cœur au plus haut point.

■ Ted

BEBLY

ULDO

(Autoproduction)

Alors pourquoi Greta Thunberg prend le bateau pour aller à New York et faire un discours à l'ONU et pas l'avion ? Ben c'est pour l'empreinte carbone, tout ça. Bon, elle aurait pu faire une visioconférence depuis chez elle, mais c'est moins classe. Alors pour faire comme Greta et pas trop charger notre empreinte carbone, quand on cherche du bon rock, pourquoi ne pas se tourner vers des bons producteurs locaux, au lieu de promener ses oreilles outre-Atlantique ou hors de nos frontières. La production estampillée rock français est loin d'être une incongruité, et bon nombre de groupes ont démontré par le passé et le présent que l'on peut conjuguer langue maternelle et rock. Et Bebly, qui fait partie de cette belle famille, en est un très beau représentant.

Et il le prouve avec Uldo, nouvel EP de 5 titres, qui fait suite à (déjà) 3 albums et 2 EPs, pour continuer une belle discographie commencée il y a plus de dix ans. Un EP qui semble surtout lié au précédent tant la pochette est similaire. Et si le précédent offrait une flamme vive dans ce qui semble être une boîte surprise (ou de Pandore), pour cet Uldo, c'est une poignée de droséras qui nous est offerte. Cette plante carnivore, oxymore naturel qui sait combiner violence et fragilité. Et cette dualité se retrouve pour ce nouvel opus. Ça démarre fort avec «Le facteur chance» et «A l'évidence», deux tracks péchus, mordants, carrés, portés par une batterie inventive ; deux titres à la fois complexes (des ponts, des arrangements recherchés, des breaks), abordables (les refrains entraînants et efficaces), mélodiques et puissants. Bref, aussi imparables qu'un tir de LBD à bout portant, comme le rock à la sauce Deportivo de ses débuts. Et puis la chanson «Uldo» débarque, la voix se fait plus timide, plus en retrait, pour laisser la guitare prendre le leadership. Enfin, changement d'ambiance pour les deux derniers morceaux, le très beau et mélancolique «Ce que la vie me confisque» et l'intimiste «Erreur de jeunesse». Respectivement une voix toujours plus fragile, spleenesque et une guitare plus étirée, comme pour apporter jeter un voile sur la tristesse ; puis une conclusion en acoustique, comme Saez sait si bien faire. Mais tout ça, c'est Bebly, qui nous offre ses fleurs du mal, cette belle poignée de fleurs létales, à accepter sans retenue aucune.

■ Eric

Photo : Davina Muller

QDRPD
INTERIORS
(Santé Records)

Anciennement connu sous le nom Quadrupède (avec 2 EPs et un album au compteur sorti il y a cinq ans), le duo manceau a choisi de porter le blaze QDRPD pour débuter une nouvelle ère. Fini le math-rock alambiqué (et c'est pas plus mal, vu le nombre de formations qui se tirent la bourre), place aux sons froids électro-acoustiques dans lesquels les instruments accompagnent la mise en avant d'une programmation sonore et rythmique futuriste et époustouflante contenant par moments des samples de voix humaines passés sous effet. Clairement, ça vous change la face d'un groupe. Pour le quidam moyen, Interiors sera le disque le plus inaudible de l'année. J'avoue qu'il est très troublant, qu'on est même à la limite de penser que c'est du génie, tant il nous est rare de tomber sur des enchevêtrements de sons de ce type en constant mouvements, tantôt hypnotisant, tantôt glaçant, à la fois musclé, épileptique et neurasthénique. Interiors, c'est un peu la dose de speedball qu'il te faut pour casser la routine et vivre d'uniques sensations.

■ Ted

IMPERIAL JADE
ON THE RISE
(Listenable Records)

«Rock» et «Espagnol» sont deux adjectifs qu'on a du mal à combiner. Non pas que les ibères n'apprécient pas ou ne jouent pas de rock, mais il reste très compliqué pour eux de sortir de leurs frontières. On peut citer deux-trois combos, et encore on tape vite dans le métal ou le punk pour se faire une liste décente de «groupe rock espagnol». Bref, si tu veux briller en société lors d'une convention vinyle ou draguer sur les plages catalanes cet été, tu ferais bien d'écouter Imperial Jade, à savoir la réunion de cinq gars nés au Nord de Barcelone, bercés par la musique des seventies et qui ont décidé de faire perdurer l'esprit rock/blues à la (baba) cool au travers de leurs instruments (et quelques outils comme le sacro-saint slide). Si les noms de Neil Young, Creedence Cleawater Revival, The Allman Brothers Band ou Lynyrd Skynyrd t'évoquent quelque chose, alors tu peux te plonger dans On the rise et profiter d'un petit saut dans le passé. Si tu es un spécialiste de l'époque, tu pourrais peut-être trouver nos voisins un peu trop respectueux de leurs aînés et pas assez aventuriers... Encore qu'ils osent intégrer des éléments jazzy ou un peu plus expérimentaux/progressifs (les deux bonus tracks «Hand of the puppeteer master» et «Believe»). Si le nouvel opus des Dewolff t'a déçu, tu peux également te découvrir de nouveaux petits chouchous à longs cheveux qui font de la musique de papis.

■ Oli

MARS RED SKY

MATGAZ EST UN BATTEUR TRÈS OCCUPÉ, ET PAS UNIQUEMENT AVEC MARS RED SKY MAIS C'EST AU NOM DU TRIO STONER LE PLUS CHAUD DE FRANCE QU'IL RÉPOND À NOS QUESTIONS SUR LE DERNIER ALBUM ET LEUR GOÛT IMMODÉRÉ POUR LES CONCERTS.

Même illustrateur, même label, même producteur, vous avez peur du changement ?
Si ta question était correcte, je répondrais «on ne change pas une équipe qui gagne», mais il se trouve que le producteur n'est pas le même ! Après 2 albums avec le fantastique Gabriel Zander et son acolyte Jaccob Denis on a voulu travailler avec Benjamin Mandeau que l'on connait tous depuis pas mal d'années. Pour la petite histoire il a repris le studio dans lequel nous avons enregistré Apex III à Bègles avec Gabriel. Donc oui, on retrouve beaucoup d'éléments propres à notre identité, mais Benjamin ne vient pas de la scène Stoner, ni Metal ni quoique ce soit en rapport avec les musiques du diable. Ce qui à notre sens rend notre musique encore plus singulière dans son traitement et la façon de la mixer. Ça a été très enrichissant de bosser avec Benjamin qui en plus d'être un excellent producteur est un super musicien et il possède une oreille solide et précise, il nous a guidés et sait dire quand ça va et quand ça va pas pour tenter de tirer le meilleur pendant les prises.

Ce nouvel album, je pense que c'est votre meilleur, t'es d'accord ?
Je sais pas si un jour, on pourra dire le

contraire quand on sort un album. Tu connais un groupe qui arrive et te lance, «non ce nouvel album est moins bon que le précédent» ? Mais à la fois, on aurait pu faire un album plus classique, se contenter de riffs de bases et broder un poil dessus sans se casser la tête, mais c'est pas franchement dans notre nature. Bon sans tourner autour du pot, oui c'est notre meilleur album ! (rires)

Autre habitude, les clips, celui de «The proving grounds» est très travaillé, de par les plans, le décor, les couleurs, quelques effets spéciaux, c'est chiadé, on peut dire que c'est la suite de «The light beyond» ?
Pas forcément la suite, mais c'est lié bien sûr ! C'est le même acteur et réalisateur que pour «The light beyond» mais aussi «Alien grounds / Apex III».

Le clip de «Collector» compile des images dans un style plus psychédélique seventies, tu préfères quel style de clip ?
Depuis le début du groupe Jimmy le bassiste a commencé à monter ces clips à base d'images d'archives qui à la base servaient à habiller la scène. Ensuite ils ont été mis sur Youtube et ont été appréciés des gens qui nous suivent. Nous avons attendu le deuxième album pour faire un «vrai» clip avec un réalisateur et quelques moyens rudimentaires et on a poursuivi avec la même équipe, ouais on n'aime pas le changement, pour «Alien grounds» et aujourd'hui «The proving grounds». Pour répondre à ta question les 2 sont intéressants et complémentaires je crois !

Est-ce qu'il y a des retombées autres que le simple «nombre de vues» ?
Sans passer pour un vieux con nostalgique, je me sens un poil déconnecté de cette «onlinisation» de la musique, mais je crois que c'est désormais très important pour un groupe, petit ou gros, d'être en ligne, accessible à tous, bien sûr je ne te cache pas que je suis content de constater qu'on a des vues et donc que des gens nous suivent ! Après à travers nos clips on essaie toujours d'emmener les gens quelque part, de raconter une histoire, on ne fait pas un clip juste pour avoir une vidéo et être sur Youtube, d'ailleurs avec «Alien grounds» Seb l'a présenté sur différents festivals de court-métrage et il a eu une petite vie par lui-même, un peu détachée de celle du groupe.

Sur l'album, certains titres jouent sur les contrastes avec des parties très claires et d'autres plus métalliques, vous avez élargi le spectre sciemment ou c'est le hasard des compositions ?
C'est principalement dû au fait qu'on écoute tous des styles de musiques largement différents, on a plein de choses en commun mais chacun est assez étendu dans ses goûts. Et plus on avance plus on ose mélanger des trucs, on donne parfois sa chance à un plan ou riff qui semble improbable ou qui ne semble pas pouvoir s'emboîter avec telle ou telle partie et en fait ça marche. C'est comme ça qu'on arrive à des morceaux comme «Hollow king» où le refrain est très différent des couplets ou des hybrides comme «Recast» / «Reacts».

Vous composez sur les routes ou vous trouvez le temps de vous poser ?
De temps en temps on fait tourner des riffs en balance, mais nos techniciens nous engueulent et nous rappellent qu'on n'a pas le temps ! On préfère se poser dans un lieu propice au calme où l'on peut se concentrer sur l'écriture et prendre le temps de construire.

J'ai l'impression que vous êtes toujours en concert quelque part, vous prenez parfois des vacances ?
On a tous des vies de famille et on arrive même à prendre quelques vacances de temps en temps depuis quelques années. On a aussi tous d'autres activités autour du groupe.

Justement, pour les différents projets parallèles, il y a un planning prédéfini ou tout se fait «naturellement» ?
Oui, de mon côté je joue dans Epiq, un trio basse batterie balafon où on mélange metal et rythmes africains avec Laurent Paradot

de Gatechien et Headcases et Mika Bunard l'africain du Mans. Je continue à faire des dates avec James Leg de temps en temps et fais quelques collaborations quand on m'appelle, que le projet me plait et que j'ai le temps. Et tout ça s'accorde bien avec un peu d'organisation et de communication.

Vous partez vers l'Est avec une tournée en Allemagne et quelques pays voisins, vous avez des attentes particulières ?
On fait une tournée européenne dans des villes/ clubs où l'on est pour la plupart allé déjà au moins une fois et jusqu'à 10 fois pour certaines villes, donc on attend de retrouver des gens que l'on connaît mais à part ça, on a hâte de jouer nos nouveaux morceaux en live et de donner vie sur scène à ce nouvel album. Avec le temps, partir en tournée réserve un peu moins de surprise car on a appris à anticiper et préparer un max de choses à l'avance. Ça reste du terrain hostile mais on est une petite armée bien rodée.

Il y a aussi une série de dates avec Kadavar qui sera tête d'affiche, vous ne craignez pas de leur «voler la vedette» ?
Non ça ne risque pas, il font tous entre 20 et 50 centimètres de plus que nous ! On se connaît depuis pas mal d'années maintenant et on est content d'ouvrir pour eux sur cette tournée, ça va être fun !

Vous allez rejouer à la Maroquinerie, qu'est-ce que cette salle a de particulier pour que vous y jouiez presque à chaque tournée ?
On peut se garer facilement. (rires)

Il y a déjà eu pas mal de concerts cet été alors que l'album n'était pas sorti, vous avez joué «Collector» et quelques autres titres de The task eternal, est-ce que les réactions sont très différentes quand le public connaît déjà le morceau ?
Justement, en général c'est plus dur de faire réagir le public qui te suit avec des nouveaux morceaux qu'il ne connaît pas. Mais on a constaté avec «Collector» et «Crazy hearth» des réactions assez chaleureuses quand on les jouait sur scène. Bon il faut dire qu'on les a joués pendant la tournée en Amérique du Sud et les gens sont toujours très expressifs là-bas. En tout cas c'est un très bon signe quand ça réagit aussi chaleureusement sur les nouveaux morceaux !

Marche après marche, Mars Red Sky se construit une belle carrière, c'est quoi la prochaine étape ?
La tâche éternelle.

Merci Matgaz, merci aux Mars Red Sky et merci à Claire chez Purple Sage PR.

■ Oli
Photos : Julien Dupeyron

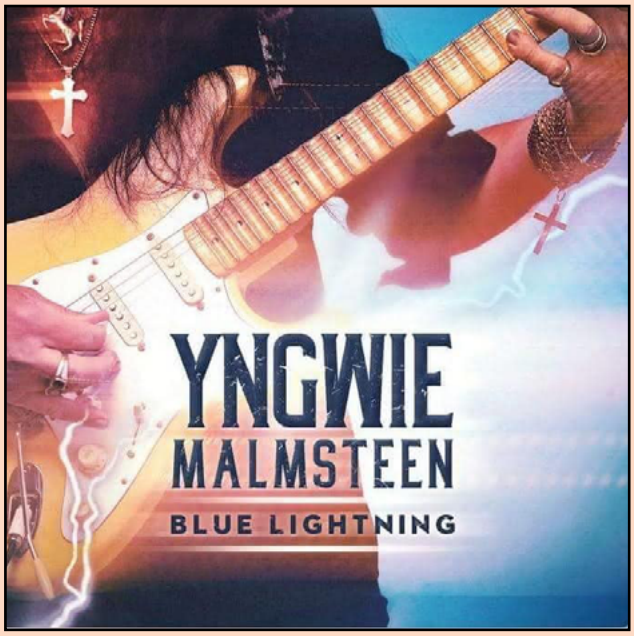
BLVL

TURNING WORLDS

(Autoproduction)

Quel délice ! La musique de l'all-star band de Belleville emplit de nouveau nos oreilles avec 5 titres toujours aussi pop et spatiaux. Je ne compte pas la première piste (avec le DJ remixer bricoleur The Toxic Avenger) qui n'est qu'une courte introduction instrumentale, les choses sérieuses commençant avec le titre qui donne son nom à l'EP «Turning worlds». Le temps se détend, suspend son vol, les mots s'étirent eux aussi, la sensation de ralenti disparaît peu à peu, les effets sur le chant le rendent plus direct mais malgré le renfort des guitares, le titre ne décollera jamais, préférant nous laisser dans une forme de mélancolie cotonneuse pas forcément désagréable. «Again» est davantage marqué par son tempo volontaire, la basse se fait nerveuse, les harmonies plus accrocheuses, on passe clairement en mode «rock» avec toujours ce petit goût de cold wave apporté par le timbre de Francis Caste. «Sorry» monte dans les aiguës et ne trouve pas forcément grâce à mes yeux (tout comme «The 6th continent» sur Empire of nights). «Come to me» (avec la participation des bidouillages de Clovis XIV à savoir le batteur des ex-Sna-fu Grand Desordre Orchestre) allonge un peu le propos et laisse de nouveau s'exprimer davantage les instruments. Il faut attendre l'ultime «The executioner» pour que tous les aspects de la musique de BLVL s'expriment vraiment ensemble avec un chant qui exploite toute sa palette et des instrus qui sortent davantage leurs griffes tout en restant dans cette espèce de bulle confortable où une forme de tristesse s'exprime sans faire de mal. Quand ils en ont le temps, les BLVL préparent un album et c'est une bonne nouvelle car leurs deux premiers EPs témoignent de leur talent et prouvent qu'on peut aussi bien produire des groupes énervés qu'écrire de jolies plages de douceur, et ce n'est pas Amaury Sauvé / Soja Triani qui dira le contraire.

■ Oli



YNGWIE MALMSTEEN

BLUE LIGHTNING

(Mascot Records)

Parfois, quand il me fait parvenir un colis de disques à chroniquer, Oli me fait des blagues. Par exemple, il y a de nombreuses années, il m'avait envoyé un disque de Carcrash après mon accident de voiture. Une autre fois, c'était un disque d'un groupe qui s'appelle Les Notaires quand j'ai eu mon diplôme de Clerc. C'est parfois sournois quand il me glisse un skeud d'un projet de Didier Wampas. Son dernier coup de génie a été d'inclure dans son lot d'albums à écouter le dernier album d'Yngwie Malmsteen. Mais que veux-tu, je suis une bonne pâte, alors j'ai écouté ce Blue lightning paru en 2019.

Bien qu'amateur de guitares et guitariste amateur à mes heures perdues, je ne raffole vraiment pas de ce qu'on appelle les «guitar hero» du type Satriani ou Steve Vai. Alors Yngwie Malmsteen qui sent bon la guitare démonstrative des '80s, très peu pour moi. Mais le type propose un album blues rock, alors pourquoi pas ? Je balance le disque dans ma hi-fi, monte un peu le son, et déjà, ça me gave. Sur une base blues solide, les descentes et remontées de manche éclipsent malheureusement quelques jolis phrasés blues qui se suffiraient à eux-mêmes pour faire un bon morceau. Next. Trois (mille) notes et déjà ça me fatigue autant que ça m'intrigue, car je connais la ligne mélodique. Mais c'est bien sûr ! Quitte à abuser, autant faire des reprises interdites par le comité du bon goût ! Et en regardant le tracklisting, le Ingwie n'y va pas avec le dos de la cuillère en profanant l'œuvre d'Hendrix (passe encore pour «Foxey lady», mais sa version de «Purple haze», ça mérite la peine de mort), Deep Purple («Smoke on the water» massacré), des Rolling Stones (scandaleuse version de «Paint it black») et en insultant tout simplement les Beatles (la cover de «While my guitar gently weeps» est aussi grotesque que ringarde). Et même si certains titres sauvent les meubles (le «Blue jean blues» de ZZ Top est pas si mal que ça, tout comme «Demon's eye» de Deep Purple). Ne parlons pas de ses compos, d'un autre temps tout comme la batterie en carton et la réverbe insupportable. Non, n'en parlons pas.

Yngwie, aucun doute que tu aimes le blues. Par contre, tu aurais mieux faire de t'abstenir avec ce disque que je n'hésiterai pas à ressortir pour faire ricaner les copains. Même si les plaisanteries les meilleures sont les plus courtes (pas comme tes soli !).

■ Gui de Champi

DEMAGO

BATTEMENT

(Autoproduction)

Certains groupes font leur retour avec moins de fracas médiatique que d'autres mais leurs nouvelles productions valent bien mieux et on ne peut dénoncer l'aspect mercantile de lors résurrection. C'est le cas pour Démago qui nous avait abandonné après un excellent Hôpital paru en 2008 (ça passe !). Le quatuor est devenu duo, les temps sont à la réduction de personnel et la section rythmique en a fait les frais ... Plus sérieusement, seuls Maun et Bleach ont repris du service, guitare, samples et voix prennent donc le pouvoir sur ce nouvel album qui reprend les quelques titres sortis il y a un an sur l'EP Au coeur de l'atome. Entre slam, pop, rock, électro et hip hop, Battement ne choisit pas, il mélange les musiques, les inspirations comme les références musicales et littéraires. Leurs idées s'entrechoquent et si musicalement, l'ensemble est toujours très travaillé, ce sont encore les textes qui marquent le plus et définissent le style des Parisiens. Leur océan culturel fait qu'au détour d'une expression on se retrouve en face de Philippe IV, Evgueni Schwartz, Géricault, Boris Vian, Cédric Klapisch ou Noir Désir, qu'on passe de l'un à l'autre avec facilité. Leur aisance à manier les mots et les sons pousse même Démago à construire des titres avec des discours qui laissent l'impression que chantent avec eux Français Hollande et son désir de changement («On me dit») ou Alessio Rastani et son analyse froide de l'économie («La part du gâteau»). Chaînon manquant entre La Phaze (la nervosité, la guitare, le rythme) et Abd al Malik (la poésie, le ton, le rythme), Démago vient se refaire une place dans le paysage musical francophone, avec la même verve, le même talent mais avec plus d'expérience et une dizaine d'années de rage contenue contre un monde bien plus cruel aujourd'hui qu'avant-hier...

■ Oli

NURSERY

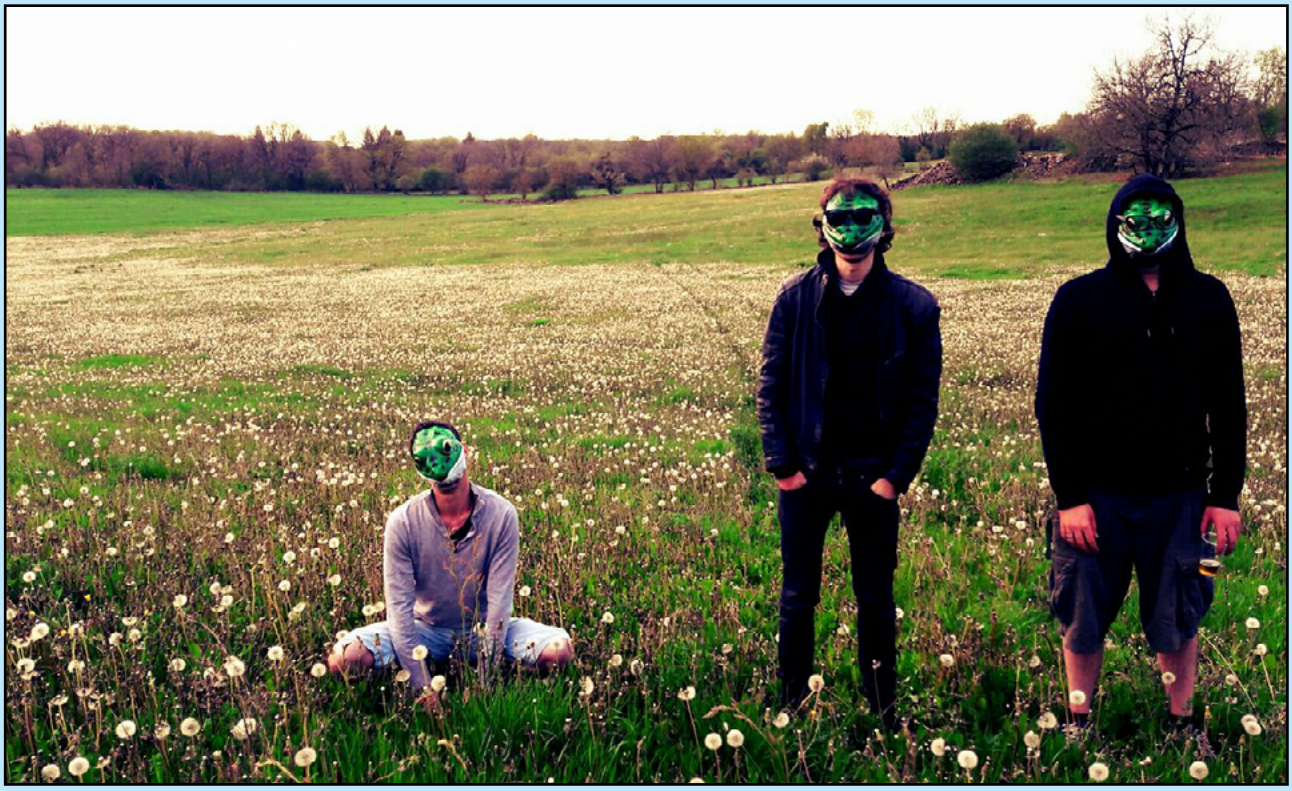
EUGENIA

(Kythibong Records)

Nursery a lancé au public en début d'année Eugenia, sa deuxième création, après un disque inaugural en 2016. Cette jeune formation de l'écurie Kythibong Records (à qui l'on doit notamment les sorties de Binidu, Chocolat Billy, Les Agamemnonz, Papaye, Fordamage ou encore Deux Boules Vanille) se distingue de la «norme» par le fait que son batteur soit le chanteur, poste pas facile mais qui procure de belles joyeusetés musicales (Second Rate, BRNS, Death From Above 1979 pour ne citer qu'eux).

Depuis 2014, ce trio de Nantes s'est forgé sur scène avec plus d'une centaine de concerts à la clé autour de l'hexagone afin de répandre aux oreilles réceptives leur vigoureuse dose de rock et de pop mélodique. Les premières écoutes d'Eugenia nous plongent au milieu des années 2000 avec les débuts de Stuck In The Sound (le timbre de la voix et les mélodies en sont par moments assez proches) et les coups de sang de Malajube. Puis on se rend compte, au fur et à mesure, que sa palette de couleurs est bien plus large que ça : Nursery sait passer sans tortiller du cul en mode post-punk («Empty heaven»), garage-punk («Skyline») ou noise-rock (la dernière partie de «Cut»). Eugenia est une succession de tubes en puissance qui, à leurs manières, sont autant déglingués les uns que les autres. Entre d'urgentes expéditions («Tight», «Skyline») et des distensions musicales («Physical») pouvant déboucher par exemple sur des titres faussement à l'eau de rose mais totalement beaux («Sober tender»), Nursery nous surprend par sa façon de compiler autant de créations différentes, d'en faire une unité cohérente, et de rendre cette œuvre tout simplement unique.

■ Ted



BURKINGYOUTH

FIRE
(Autoproduction)

Indie pop, lo-fi et rock, Burkingyouth. nous montre l'étendue de son talent d'auteur en à peine 4 titres. Le projet personnel de David Lorgis (qui sort déjà son deuxième EP depuis 2018) navigue donc en eaux douces et tempérées même si «Fire», le titre du même nom est emmené par une petite distorsion, une ligne de basse plutôt nerveuse et donne dans la tonalité des récentes sorties de Nada Surf, les trois autres sont bien plus sages et clairs. «First lights» fait preuve d'un dénuement touchant, guitare et (très belle) voix reléguant les rythmes à l'arrière-plan, suivant ce chemin «Ink» insiste encore davantage sur les mélodies alors que «Slow changes» semble abandonner toute envie pour se laisser porter par l'inertie des précédents. Pendant que certains cherchent à faire monter en pression leur album, Burkingyouth. prend résolument l'option inverse, propulsant l'EP telle une boule de flipper qui perdrait peu à peu de son énergie, rasant les bumpers pour venir mourir au ralenti entre les flips sans pouvoir être relancée. Par contre, pour éviter le tilt, je relance la lecture car le petit quart d'heure passé avec Fire s'est consumé bien trop vite et si Burkingyouth. nous fait brûler à petit feu, il nous fait brûler quand même.

■ Oli

WOLF JAW

THE HEART WON'T LISTEN

(Listenable Records)

Le choix des mots est important, ainsi, Tom Leighton (chant, guitare), Dale Tonks (basse) et Karl Selickis (batterie) ont décidé de ne plus s'appeler The Bad Flowers («Les Mauvaises Fleurs», sérieusement ?) après leur premier album (Starting gun), ils ont changé de nom pour un truc plus mordant et plus imagé : Wolf Jaw («Mâchoire de Loup»). Ça claque davantage mais ils ne donnent pas pour autant dans le métal scandinave, ils font du rock «old school» et là encore, ils ont choisi les mots (clés) pour se définir sur leur BandCamp puisque le premier d'entre eux est «Black Sabbath», histoire d'assumer, de savoir où on met les oreilles et de rappeler qu'ils viennent du même coin. Les Anglais font parfois des choix étranges (on trouve «France» dans leurs mots clés, juste pour signaler le pays de leur label ?) mais ils ont montré qu'ils n'avaient pas peur de changer. Par contre, ne comptons pas trop sur eux pour faire évoluer le sacro-Saint Rock N Roll, les gars vivent leur rêve d'en faire et ça leur suffit, ils ne vont pas chercher beaucoup plus loin comme on le comprend avec le titre bonus «Living the dream». Mais même sans cette dernière fausse banderille, The heart won't listen ne fait que respecter les canons du rock des seventies, la disto est soignée, les mélodies sont pêchues, les solos sonnent et la rythmique permet de dodeliner, on passe un bon moment à leur écoute mais le combo prend trop peu de libertés avec les bases de ses aînés pour imprimer durablement sa marque. Pour retenir davantage notre attention, il faudrait plus de pièces dans la lignée du fragmenté «Open your eyes».

■ Oli

BERZERKER LEGION

OBLITERATE THE WEAK

(Listenable Records)

Bouaaaaaaaaaaaaarrrrrrgggggghhhhhhh !!!!!!!!! Rhouuuuuuu rhuuuuuuuuuuu !!! Mmm Mmrrrrrrrrr !!!! Grrrruuuuuuuuu !!!! Haiiiiiiiiii !!!***

Traduction de ces onomatopées :

*** Typo horrible. Pochette malsaine à base d'apocalypse, d'épées et de soumission. Je pense que je vais passer un moment compliqué à l'écoute de Olibterate the Weak, premier album du «supergroupe» suédois Berzerker Legion ! Et je ne vais pas être déçu. Ou plutôt, je vais en prendre pour mon grade et souffrir en silence. Car Berzerker Legion, comme son nom ne l'indique pas, ne fait pas vraiment dans la dentelle. Non, son truc, c'est plus le death metal mélodique aux accents doom. Un croisement assumé de Entombed, At The Gates et Amon Amarth avec des relents de mélancolie dans les voix d'outre-tombe. Vraiment pas ma came. Mais alors vraiment pas du tout. Je crois que c'est trop pour moi. Ce mélange de guitare mélodique et de voix gutturales, ça me dépasse. Alors oui, certains riffs sont intéressants (l'intro de «The king of all masters», lente et tenace à souhait ; l'intro de «In the name of the father» que ne renierait pas Slayer ou le malfaisant «Or blood and ash), mais clairement, dès que la voix entre dans la danse (ou plutôt le mosh pit), c'est fini, vous m'avez perdu.

■ Gui de Champi

DAKOTA SUITE & QUENTIN SIRJACQ

THE INDESTRUCTIBILITY OF THE ALREADY FELLED

(Autoproduction)

Après deux mois de riffs, de larsens, de hurlantes et de rage, il est bon d'écouter d'autres trucs voire de ne rien écouter du tout. D'autant plus que c'est l'heure du bouclage, le téléphone sonne, il faut relire, couler, déplacer, répondre aux derniers mails, relancer les Guillaume qui auraient dû rendre leurs derniers papiers la semaine d'avant, bref, c'est un peu le chaos organisationnel et la moindre touche de sérénité est la bienvenue, alors tu peux tenter des postures de yoga devant ton ordi, te gaver de thé à la camomille ou en profiter pour écouter la dernière production de Dakota Suite & Quentin Sirjacq. Comme Wintersong nous avait laissé sur notre faim, on profite encore davantage de The indestructibility of the already felled, guitare sèche, piano délicat et parfois chant tout en douceur délivrent des pépites soft pop qui apaisent et permettent de faire le vide autour de soi. Alors, tu ne connais pas forcément les joies d'un bouclage mais tu peux avoir envie d'évasion, de te mettre dans une bulle de coton, de laisser ton esprit divaguer entre le Nord des Etats-Unis et le Japon en passant par l'Angleterre et Paris, tu peux te laisser bercer et bouleverser par ce profond nouvel album qui offre bien plus qu'un simple panorama en noir et blanc.

■ Oli

Photo : Johanna Hooson

DIRTY BOOTZ

BROKEN TOY

(Head records)

«On fait du Blues Grunge» qu'ils disent ! Les deux compères qui ont enfilé leur Dirty Bootz pour nous sortir leur premier LP Broken toy (après un premier EP éponyme en 2015), définissent leur style ainsi. Et pourquoi pas du Black Disco ou du Nu métal Folk ? Cela sous entendrait que Geoffray Aznar aux guitares et au chant et Samuel Devauchelle à la batterie arriveraient à piocher dans les racines chaudes du blues de Louisiane tout en combinant le son nineties de Seattle ? Il faudrait pour cela alterner des titres sobres racontant la tragédie humaine, où la voix chargée en émotion s'accompagne d'une guitare claire et limpide comme l'eau de source d'un affluent du Mississippi. Bon, pour ce côté là, Dirty Bootz y arrive très bien avec le très blues classique «Never say goodbye», ou le titre doux comme une fleur de coton «When she comes». Ok, pour le blues, le quota y est, mais le grunge nécessite de la rage, du fuzz, du larsen, de la guitare primale, de la gueulante, et une batterie puissante. Et c'est vrai que le speed «Washing machine» ou le plus lourd «Broken toy» auraient parfaitement leur place dans la devanture de la boutique grunge. Finalement, on retrouve donc bien les deux composantes, mais point d'album à deux faces, car la frontière entre ces deux univers est plutôt poreuse entre ces deux styles, même si le blues transpire quand même globalement pour ce premier LP. Après le bon, la brute et le truand, voici donc le blues, le grunge et Dirty Bootz. Bel hommage à l'Amérique et à certains de ses courants musicaux.

■ Eric
Photo : Yann Landry

7 WEEKS

SYSIPHUS

(F2M Planet)

Les 7 Weeks seraient-ils condamnés à toujours refaire la même chose ? Ecrire un album, l'enregistrer, le défendre sur scène puis tout recommencer et comme Sysiphe remonter leur boulet au sommet avant de, de nouveau, le voir dégringoler ? Ils n'ont pourtant pas défié la Mort (ou alors, ce serait les zombies qui voudraient se venger ?) et repartir de zéro pour chaque nouvel opus ne semble pas non plus être la pire punition pour les Limougeauds qui ont encore quelques idées derrière la tête d'ampli.

Après un phénoménal A farewell to dawn, ils reviennent donc avec ce Sysiphus (à l'artwork au moins aussi réussi), un album plus difficile d'accès et qui n'offre pas que des titres au pouvoir excitant instantané. Celui qui étudierait la moyenne du tempo de l'album le trouverait certainement moins speed que les précédents, ou alors, c'est que les deux premiers titres, «Gone» et «Idols» lancent la machine avec douceur (ça n'empêche pas de tomber en adoration devant le mariage basse/chant du deuxième), «Sisyphus» est plutôt cool, «Breathe» assez posé et «The crying river» plus pesant, on a donc plus de la moitié des compositions qui sont marquées par d'autres choses que leur rythme endiablé. C'est par exemple la distorsion de la guitare de «Breathe» ou le chant dédoublé de «The crying river» qu'on retient plus aisément. Si tu veux te déchaîner, il faut te contenter de «Solar ride» qui correspond tout à fait au cahier des charges du titre rock péchu qu'on kiffe dès la première écoute. «Magnificent loser» n'est pas aussi direct mais les relances et la rage sournoise qu'on perçoit font de ce morceau un titre à part. Le nerveux «Insomniac» n'est pas aussi jouissif que d'autres mais fait le job sans perdre de temps. Enfin, «667-off» offre de nombreuses variations dans les sons comme dans les rythmes, avec un large panel de ce que peut offrir le stoner comme 7 Weeks, la version studio est assez épique, sur scène, c'est le genre de titre à clôturer des sets où les compos incendiaires n'auront eu de cesse de faire monter la température.

Ils en sont où les gars avec leur rocher (leur rock en anglais) ? Ils le poussent ou ils vont le retrouver en bas de leur montagne ? J'en sais trop rien. D'ailleurs je ne sais pas non plus où j'en suis, avec le mode «répétition automatique», j'écoute Sysiphus en boucle sans plus trop savoir si je suis en montée ou en descente. Peu importe, les deux directions me plaisent.

■ Oli

7 WEEKS

7 WEEKS REVIENT AVEC UN NOUVEL ALBUM ALORS POUR CHANGER UN PEU DE NOS TRADITIONNELLES INTERVIEWS, CETTE QUATRIÈME RENCONTRE AVEC LES LIMOUGEAUDS EST BASÉE SUR DES CHOIX CORNÉLIENS QUE JULIEN (CHANTEUR ET BASSISTE) FAIT PRESQUE SANS SOUCI. ROCK ON !

Sisyphe ou Danaïdes ?
Sisyphe bien sur ! Même si les 2 mythes partent d'un même constat : une punition pour avoir voulu se soustraire aux obligations, la tâche de Sisyphe nous correspond plus. On porte notre projet littéralement et c'est notre source d'inspiration. Et pour rester dans les références mythologiques, porter ce projet, ce rocher, ce n'est pas subir, contrairement à Atlas.

Rolling Stones ou The Stooges ?
The Stooges. Je reconnais l'importance des Stones mais déjà je préfère les Beatles, tant qu'à faire d'emprunter une musique autant la magnifier pour en créer une autre, eux sont restés bloqués dans leur désir d'être plus blues que les bluesmen et en plus ils ne me sont pas très sympathiques. Les Stooges sont des durs, des prolos, qui ont su créer une énergie qui va fédérer l'un des plus grand chambardement de la musique soit le Punk, la révolte, le nihilisme. Puis ensuite ont su, du moins Iggy, devenir des artistes d'une finesse et d'une ouverture incroyable au lieu de se faire adouber chevalier.

Crime ou châtiment ?
Crime et Châtiment ! Notre société, notre inconscient sont complètement basés là-dessus. C'est flippant. On pourrait bien sur parler de Dostoïevski et Camus, des procès staliniens qui ont inspiré «L'étranger», mais il suffit de regarder aujourd'hui et la manière définitive dont toute chose est jugée que ce soit par l'État ou par la vindicte populaire. Tout le monde se place en juge, juré et bourreau. Sans réfléchir, par déformation de l'instinct, par conditionnement. Face à ça, je m'identifie tout à fait à un Meursault qui s'ennuie en attendant la sentence.

La peste ou le choléra ?
La vache, c'est «Apostrophes» tes questions ! «La peste» alors pour Camus, même si aux présidentielles c'était censé représenté Le Pen et le Choléra Macron. Je laisse les expressions de ce type aux groupes qui chantent en français et sont dans la revendication. Ce n'est pas notre créneau, on est plus dans l'introspection.

Avec ou sans Fred Mariolle ?
Ben avec ! Je sais qu'on a souvent changé de guitariste, mais de là à changer avant de partir en tournée, ce serait une première ! (rires) Plus sérieusement, une fois de plus avec ! Car même si Fred est arrivé quand l'album était composé à 90 %, il a quand même apporté sa patte sur pas mal de morceaux et nous a permis d'enregistrer cet album live, ce que l'on voulait faire depuis longtemps. Il a su intégrer le groupe avec des sonorités plus rock qui ont libéré pas mal de fréquences pour au final nous donner un son plus clair et tout aussi puissant.

F2m Planet ou Autoproduction ?
C'est la même chose, nous avons créé F2m Planet dès les débuts pour être producteurs de tous nos disques. Nous avons certaines fois été en licence mais cela est toujours resté de l'autoproduction. Notre dernier deal était tellement foireux que ça a failli nous faire arrêter en 2018. Heureusement dans ces moments-là, quand le rocher est tout en bas, on a toujours les moyens de remonter jusqu'en haut, notre ténacité et notre structuration nous le permettent.

Avec ou sans label ?
Avec le notre, et franchement faudrait vraiment une offre inrefusable pour qu'on revienne sur un label où nous sommes tributaires au mieux du rythme de travail d'autres personnes, au pire de leur incompétence comme ça a été le cas sur A farewell to dawn. Aujourd'hui il vaut mieux miser sur une bonne distribution et un bon attaché de presse qu'un label pour un groupe comme nous.

Gilles Estines ou Lionel Londeix ?
Gilles. Sans froisser Lionel qui avait bien bossé sur A farewell to dawn mais Gilles est un ami et un graphiste avec qui on a tellement travaillé qu'il fait un peu partie du groupe. Et puis bon, le visuel de Sisyphus... il est vraiment mortel non ? On avait l'habitude que Gilles nous propose des trucs supers (Carnivora, Dead of night) mais là... d'ailleurs les commentaires quand on a sorti l'artwork ont été hyper élogieux. Et pour ceux qui ne savent pas c'est un peintre génial, j'ai la chance d'avoir chez moi plusieurs de ses toiles.

Bison Futé ou Bison/Fumée ?
Bison futé ! (rires)

Pascal Mondaz ou Francis Caste ?
Ah dur... on a beaucoup apprécié les deux et les productions sont totalement différentes. On voulait au départ repartir chez Francis mais les emplois du temps ne concordaient pas puis on s'est tourné vers Pascal et en même temps l'album s'affinait et il devenait évident qu'on voulait une approche plus rock, plus live. Pascal attendait ça depuis longtemps pour 7 Weeks, on a adoré le studio et les prises. On était à la campagne dans un studio très cool, c'était reposant par rapport à nos enregistrements précédents qui se passaient sur Paris.

Enregistrement live ou enregistrement par instrument ?
Live, notre musique l'impose et je pense que le futur ira de plus en plus dans ce sens.

Distorsion ou saturation ?
Overdrive et Fuzz ! Ce qui est marrant c'est que quand on nous traitait de groupe de stoner on n'utilisait aucune fuzz, et aujourd'hui où on aspire à sortir de cette étiquette, on en utilise plein ! Les gens classifient trop les choses.

«Magnificent loser» ou «Insomniac» ?
J'adore «Insomniac» mais j'ai un faible pour «Magnificient loser» qui s'inspire d'une époque et de gens dont je suis un peu nostalgique.

Clip de «Solar ride» ou clip de «Sisyphus» ?
Pierrick qui a fait «Solar ride» est un grand malade (rires), il adore les défis techniques, c'était génial de tourner dans cet espèce de cercueil spatial, mais j'attends avec impatience celui de «Sisyphus» qui sera beaucoup plus «cinéma», en accord avec le côté narratif du morceau. Il a été tourné là où on a fait les photos promo, un vieil immeuble Bourgeois Franc-Maçon à Limoges qui est devenu un squat.

CCM John Lennon ou La Fourmi ?
John Lennon puisque la Fourmi malheureusement n'existe plus, mais quel dommage on y a des souvenirs de concerts incroyables. C'était le dernier club concert de Limoges.

Studio ou concert ?
Les deux, je m'y éclate autant. J'aime de la même manière maîtriser en direct le processus de création du son que jouer très fort sur scène et lâcher prise.

CSP ou Limoges FC ?
Aucun, je m'en fous complètement.

Amourettes ou farcidures ?
Couilles de mouton sans hésiter !

Facebook ou 7Weeks.fr ?
Tu sais pourquoi on lit généralement beaucoup Facebook au chiottes ? Parce que c'est le principe des vases communicants.

Merci
Merci de tes questions, ça change, et les 2 dernières m'ont permis d'être assez classe... (rires)

Merci à Julien et les *7* Weeks ainsi qu'à L.O. et Romain.

■ Oli
Photos : Ardonau

MY OWN PRIVATE ALASKA

Amen (Kertone Production)

De la sueur, du sang, des larmes.
Pour ceux qui n'auraient pas suivi l'histoire et la trajectoire un peu hors norme des trois Toulousains, c'est à la suite d'un banal échange de messages par MySpace que MOPA s'est retrouvé invité à enregistrer chez Ross Robinson. Pour qu'un an et demi après et tout un travail de longue haleine pour peaufiner ce disque et le distribuer mondialement dans les meilleures conditions possibles, Amen parvienne enfin jusqu'à nous. L'attente n'aura pas été vaine. «Anchorage». Premier titre, premiers frissons, une pluie de notes parcourant un clavier mis sous tension dès les premières secondes, une batterie qui vient faire contrepoint, un chant/spoken word engagé, littéralement habité. Piano-core pour l'étiquette futile, ça c'est fait. Mais surtout des arpèges d'inspiration clairement classiques qui viennent envelopper ces hurlements écorchés vifs à peine domptés par les coups de baguettes martyrisant la caisse claire, avant un final, magnifique de désespoir et de mélancolie destructrice. MOPA pousse les premiers cris de cet album et on oublie déjà toute l'attente qui a entouré sa sortie pour se concentrer sur la seule chose qui ait un quelconque intérêt ici. Ce qu'il a dans le ventre. «After you» vient apporter la réponse. Et elle est implacable. Le travail de producteur signé Ross Robinson a clairement porté ses fruits. Le groupe verse moins dans ce côté frontal qui faisait la caractéristique première de son EP et joue plus sur les nuances, cette retenue d'un instant qui permet de saturer l'atmosphère la minute suivante. De la hargne-(core), des cris qui éclaboussent les amplis et des passages plus raffinés entrecoupés d'accords de clavier plaqués avec une fougue peu commune, entre deux arpèges et quelques éclairs de rage brute, My Own Private Alaska parvient à contrebalancer les déflagrations émotionnelles qui nous prennent à la gorge par des moments plus apaisés, afin de mieux en accroître les effets. Notamment sur «Die for me», qui comme trois autres des morceaux de l'EP figure sur l'album, mais dans une version légèrement remaniée. Car on ne passe pas quelques semaines avec Robinson pour faire la même chose que deux ans auparavant.
Seulement six morceaux inédits au final certes, mais n'est-ce pas préférables à douze titres composés à la va-vite pour remplir un tracklisting., la question n'a même pas lieu d'être lorsque l'on pose un demi-tympan sur le rendu final de l'album. Des influences tirant du côté des maîtres Chopin et Rachmaninov (toutes proportions gardées, il reste encore un monde entre MOPA et les dieux du clavier), un aspect rock screamo alternatif et épidermique qui doit sans doute un peu à Will Haven, «Broken army» démontre tout le chemin parcouru depuis les débuts du groupes, dans la plus simple intimité du local de répétition, jusqu'à aujourd'hui, au moment où les Toulousains sont sur le point d'exploser à la face du monde. Car MOPA a clairement gagné en caractère, affirmant un peu plus sa personnalité unique, celle-ci n'ayant rien à voir avec une simple addition de talents. Il y a ici clairement autre chose. Que ce soit sur leurs propres compositions ou sur celles qu'ils ont emprunté à d'autres (un «Where did you sleep last night» rendu célèbre par Nirvana mais signé Leadbelly), les Toulousains affinent les contours de leur univers musical et surtout évitent l'écueil annoncé de la redondance dans leur écriture. Preuve en est avec le morceau-titre de l'album, épidermique et sans concession, ou un final de très haut niveau : «Just like you and I» et sa mélodie incandescente qui met le groupe à la limite de la rupture. l'aliénant jusqu'à son final : un «Ode to silence» tout en dissonances et éclairs atonaux lardés de déflagrations screamo chaotique. En gardant un état d'esprit irréprochable, la même envie d'en découdre et l'humilité d'un groupe qui n'est encore qu'au tout début de son histoire, My Own Private Alaska deviendra grand. Car musicalement, le groupe a déjà tout.

■ Aurelio

W(ho's next)-FENEC

STONE TEMPLE PILOTS

DEAD HORSE ONE

BERNARD MINET

PONCHARELLO

MATT ELLIOTT

ANNIHILATOR

CATCHLIGHT

KVELERTAK

MAMAKILLA

TREPALIUM

THERAPY?

MASERATI

WALLACK

DENIZEN

LETHVM

SAXON

PORN

...

DANS L'OMBRE : OLIVIER

ON CÔTOIE OLIVIER DEPUIS QUASIMENT TOUJOURS PUISQU'IL EST ARRIVÉ SUR LE WEB À PEU PRÈS EN MÊME TEMPS QUE NOUS, IL A CHOISI LA VOIE PÉRILLEUSE DU MAG PAPIER ET EST AUJOURD'HUI LE BIG BOSS DE NEW NOISE, UN DES RARES MAG' QU'ON LIT.

Quelle est ta formation ?
DEUST Métiers de la culture et DEUST Technologies de l'Information et de la Communication. C'est le second qui, indirectement, m'a amené à exercer ce métier. Dans le cadre d'un exercice, on nous avait demandé de créer une page web perso, c'était en 1998/1999, les débuts de la démocratisation d'Internet... J'ai commencé à y publier des chroniques de disques puis cette page est devenue un webzine du nom de No Brain No Headache, jusqu'à ce qu'un éditeur me propose de monter le magazine Velvet en 2003.

Quel est ton métier ?
Rédacteur en chef de New Noise Magazine, auparavant nommé Velvet donc, puis Versus et Noise) depuis un peu plus de quinze ans, gérant de la SARL Noise publishing depuis 10 ans.

Quelles sont tes activités dans le monde de la musique ?
J'édite le magazine, j'y écris des articles, je relis et corrige les autres, je réalise des interviews de musiciens, je chronique des disques, je monte les sommaires, je gère les relations avec les labels, les attachés de presse et les groupes, je cherche de la publicité, je m'occupe d'une partie du site web **Noisemag.net** et de nos réseaux sociaux, je m'occupe de presque toute la partie administrative comme une partie de la comptabilité, facturation etc., je m'occupe des commandes passées sur le site web

et des abonnements, je gère les relations avec l'imprimeur...

Ça rapporte ?
J'arrive à en vivre, plus ou moins bien suivant les périodes, depuis 15 ans.

Comment es-tu entré dans le monde du rock ?
D'abord en écoutant des groupes comme Depeche Mode, Midnight Oil, Toto, Dire Straits, The Cure durant la seconde partie des années 80. La musique est petit à petit devenue une passion, et après une brève période hard rock/metal, je me suis pris de plein fouet la vague grunge/indie rock 90's, qui m'a entraîné vers divers autres sous-genre, post-punk, noise rock, shoegaze, metal industriel, cold wave, hardcore, fusion, alors que je continuais à écouter du heavy metal, du thrash, du death metal, etc. J'ai ensuite eu l'opportunité d'animer une émission de radio sur Beaub Fm à Limoges puis, comme je l'expliquais tout à l'heure, j'ai monté un webzine.

Une anecdote sympa à nous raconter ?
J'hésite entre la fois où je me suis retrouvé convoqué au tribunal parce qu'un de nos anciens éditeurs n'avait pas payé les 272 000 euros qu'il devait à un imprimeur et celle où j'ai pris le petit-déjeuner avec Jaz Coleman de Killing Joke dans sa chambre d'hôtel et où il me parlait de physique quantique ou me commentait les news de CNN au lieu de répondre à mes questions. Ou cette récente après-midi passée avec un Mike Patton qui avait décidé de répondre en espagnol lorsqu'on lui parlait en anglais. Ah, et ce lecteur qui m'envoyait par la poste des magazines découpés en petits morceaux ou à moitié brûlés car il n'était pas d'accord avec certaines de nos chroniques . Bah, tout ça serait trop long.

Ton coup de cœur musical du moment ?
J'ai énormément écouté le dernier Blood Incantation, Hidden history of the human race ces derniers mois. Et aussi le premier album de Human Impact, groupe composé de membres ou d'ex-membres d'Unsane, Cop Shoot Cop et Swans. Le nouveau Higher Power : 27 miles underwater, les derniers Health : Vol.4 : slaves of fear, et Algiers : There is no year. La liste est longue...

Es-tu accro au web ?
Oui, je me connecte à Gmail toutes les 10 minutes... je reçois environ 250 mails par jour, donc bon..., je traîne pas mal sur Facebook, par contre je ne me suis jamais trop fait à Twitter ou Instagram. Et je lis quotidiennement des blogs et webzines musicaux, français ou étrangers, certains pour leurs news plutôt que leurs articles, et inversement. Pour le boulot, pour le plaisir, ou souvent les deux à la fois. Mais j'arrive parfaitement à ne pas sortir mon smartphone durant les concerts, lorsque je suis dans un bar avec des amis ou dans les transports en commun où je préfère lire des comics ou des magazines, ce qui est loin d'être le cas de tout le monde.

A part le rock, tu as d'autres passions ?
Principalement les comics, le cinéma et les Bubble Tea.

Tu t'imagines dans 15 ans ?
Je m'imagine mal rédacteur en chef de New Noise à 59 ans... Pour tout un tas de raisons. Mais qui sait ? Vu que je ne sais pas faire grand-chose d'autre.
Merci !

■ Team W-Fenec

0220